

LES PAS DE LA FEMME

A la recherche de la liberté et des droits des femmes équatoriennes



**Résumé de l'expérience de la lutte de
L'Organisation des Femmes Santa Marta**



ASOCIACIÓN MANABÍ

Sans la collaboration de Don Alfredo de La Fuente et de Doña Reina Barahona, il n'aurait pas été possible d'emmener au bout cet ouvrage. Je veux remercier tout spécialement Lorenzo Tous et Cristóbal Ferrer Pons pour tous les apports qu'ils nous transmirent pour pouvoir réaliser l'édition finale.

Luis Padilla González.

L'Organisation des Femmes Santa Marta remercie Annie Bressan pour sa traduction en français et pour sa collaboration.

Association Manabí

Édition de 1^{ère} de couverture et 4^{ème} de couverture : Luis Paçilla
González.

Ce livre a été édité par l'association Manabí et fait partie d'éditions
destinées à promouvoir la lutte des femmes en Amérique Latine.

Première édition 2006. Droits réservés.

SOMMAIRE:

	Página
1. Présentation	9
2. Introduction sur l'Organisation des Femmes	13
3. Qui est Madame Reina	21
4. Comment s'est créée l'Organisation des Femmes ?	29
5. Carte géographique de la zone de l'organisation	43
6. Liste des communautés	45
7. Graphiques de la structure organique et administrative	46
8. Un jour quelconque	49
9. L'origine des programmes d'intervention sociale	53
10. Programme du développement local	57

11. Programme de santé communautaire	65
12. Programme d'aide et assistance humanitaire	73
13. Programme des règles de formation	77
14. Programme du volontariat	81
15. Programme de promotion et développement de la femme	89
16. A propos de nos politiques de participation	101
17. Le rôle de la pastorale sociale de l'archevêché de Portoviejo	107
18. Description de Manabí	111
19. Description générale de l'Equateur	115
Structures d'appui	121

Les Pas de la Femme

A LA RECHERCHE DE LA LIBERTÉ ET DES DROITS DES FEMMES ÉQUATORIENNES

PRÉSENTATION.

Rassembler l'expérience de l'Organisation des Femmes de Santa Marta fut le fruit de nombreuses années de travail. Depuis 1996, quand j'ai visité pour la première fois l'Equateur, j'ai pu observer que ce mouvement de femmes qui surgissait des secteurs sociaux les plus pauvres de Manabí avait devant lui un futur prometteur. Le contact direct avec les groupes de femmes, et les populations rurales m'a permis de comprendre un processus qui peu à peu avait mûri depuis de nombreuses années et qui devenait la référence quant à l'intervention sociale dans le cadre des luttes pour la liberté et les droits des femmes.

Pendant ces années-là, cette organisation se dédiait à l'exécution de projets de développement, d'aide humanitaire, et de formation, qui rassemblait, pour la majeure partie, des femmes du monde rural. Rien d'étonnant, si on tient compte du fait que, à cette époque-là, tout comme aujourd'hui, la pauvreté des villages des pays du sud était palliée par le financement de petits projets productifs ou par l'aide humanitaire. Cependant cette organisation sociale possédait quelque chose de différent, sa philosophie de travail communal se basait sur un principe : Ne faire de cadeau à personne. Et c'est ce qui attira le plus mon attention car cent pour cent des associations manquaient de tout. On appuyait et on accompagnait l'effort des femmes et de leur famille, mais on ne donnait rien à fonds perdus.

Au bout de dix ans, je peux dire que cette façon de concevoir le développement avait et a du sens, car l'objectif que s'étaient proposées les organisatrices était de développer une organisation sociale capable de générer des changements substantiels au sein de la société de Manabí. « Nous voulons que les femmes participent car elles ressentent le besoin de ne plus être des objets de la société - me dit Madame Reina lors de notre première entrevue en avril 1996-. Nous voulons que les femmes agissent en tant que sujets sociaux et qu'elles participent activement à tous les changements nécessaires à la mutation de la société, pour que se modifie l'état d'inégalité qui maintient la majeure partie dans la pauvreté, et quelques-uns dans l'opulence. Nous ne voulons pas que les femmes pensent que c'est un club qui va résoudre leurs problèmes économiques. Nous voulons que chaque femme construise son propre futur à travers son effort et sacrifice personnels, et qu'elle apprenne à être libre et à exercer sa liberté avec conviction et intelligence ».

Si je n'ai pas compris d'emblée que ce que l'on cherchait était d'insister sur la dignité des personnes pour les rendre libres,, ce que j'ai mieux compris fut que l'idée n'était pas de développer un mouvement de femmes contre les hommes, mais un mouvement social où la femme avait décidé d'être le moyen d'intégration de nouvelles propositions de développement et de transformations sociales qui, au bout du compte, devaient déboucher sur l'égalité entre les hommes et les femmes, en donnant en même temps des solutions pratiques à la pauvreté.

Ce fut la raison pour laquelle, depuis lors, je me suis impliqué et j'ai décidé d'appuyer et d'accompagner ces femmes dans leur effort de changer leur monde et, pourquoi ne pas le dire, celui de tous.

J'ai, depuis ce moment-là, réuni des informations puisque j'ai eu le privilège de participer à un processus plus complexe en rapport avec le projet de stratégies d'intervention au travers de l'exécution de projets sur ce que nous appelons Développement Local.

Je dois dire que parler de l'Organisation des Femmes Santa Marta c'est parler de « *Madame Reina* » et de son projet de vie ainsi que d'un processus de lutte pour atteindre des changements politiques, sociaux, économiques et culturels où la femme fait figure de moteur pour remuer tous les engrenages qui permettent à la société de Manabí d'aller vers un futur plus certain.

Pour cette raison, quand on me proposa d'écrire sur l'Organisation des Femmes de Manabí, pour partager avec le reste du monde l'expérience qui se déroulait, j'ai pensé que celle-ci devait être transmise et partagée à travers les dialogues soutenus avec Madame Reina, dans le but de rendre cette lecture plus agréable et plus proche en sachant de qui provenait ce processus dû aussi au fait que ce que voulaient ces femmes c'était partager tous les aspects pratiques de ces expériences qui, parfois, les ont conduites à atteindre les objectifs proposés et d'autres fois leur ont montré leurs déficiences et faiblesses.

Tout au long de ce livre, nous allons tenter de systématiser vingt ans d'expérience, de travail et de lutte pour atteindre des changements significatifs au sein d'une société qui a maintenu la femme à l'état marginal.

Ce livre n'est donc pas une information, ni un mémoire, mais plutôt une transcription descriptive et documentée, avec une grande richesse de témoignages, de l'expérience pratique qui nous a laissé un projet social qui actuellement apporte une grande lumière sur la lutte des femmes pour atteindre des espaces d'égalité dans le cadre d'un système social qui exclue et utilise la figure de la femme.

Notre intention est également de promouvoir et partager nos idées et notre philosophie de travail, surtout, nos façons de pratiquer la solidarité entre les personnes et entre les peuples. Il est important de le signaler car au long des années, nous ne nous sommes pas sentis isolés grâce à l'appui des nombreuses personnes de différents pays, spécialement d'Espagne, de France et d'Italie avec lesquels nous entretenons des relations très proches. A eux tous, nos remerciements.

Pour finir, je dois ajouter que parfois, j'ai eu la tentation de vouloir tout raconter, mais finalement, je me suis rendu compte que mes notes sont insuffisantes, et il reste encore beaucoup à découvrir et à systématiser pour que l'expérience des femmes de Manabí puisse être comprise dans leur juste contexte et sens.

Luis Padilla González

INTRODUCTION A L'ORGANISATION DES FEMMES

La sécheresse qui règne sur les chemins déserts qui conduisent aux villages ruraux de Manabí, en été, nous donne l'assurance que toute la zone est habitée par la pauvreté. Sur les collines, enveloppées dans ce silence brûlé par le soleil, on peut apprécier la beauté des « ceibos » (arbre d'Amérique) sans feuille, aux formes fantomatiques qui ajoutent une touche de complète solitude à ce morceau de terre habité par les paysans métis. Cependant, malgré l'adversité de l'été et l'inhospitalité du chemin, le travail



d'organisation des femmes qui cherchent à s'émanciper est primordial pour Madame Reina, qui, après avoir marché jusqu'à huit heures à pied ou à cheval à travers des chemins arides, réussit à arriver jusqu'aux endroits les plus éloignés, là où la population l'attend

avec enthousiasme.

Le chemin vers le village de Pajitas est un exemple de comment la pauvreté surplombe la beauté que la nature laisse découvrir peu à peu. Le chemin est rude. A la fin de l'hiver, les pluies arrachent la terre des collines et gommant les sentiers. Après deux semaines de soleil intense, les fortes averses n'ont seulement laissé derrière elles que des traces d'abandon qu'on ne peut confondre. La boue se dessèche et le vent soulève la poussière de la trace des pas faits en marchant, des pas de pieds nus qui essaient de gagner la course sur le présent, et qui, malgré leur nudité, se dirigent à cette allure impraticable des utopies, de ces utopies générées par les désirs de vivre qui, au long des années, a poussé les gens à chercher des alternatives à la pauvreté et à toutes ces promesses non accomplies que les gouvernants ont mises dans le tiroir des souvenirs. Ce sont des pas de pieds fatigués de parcourir les mêmes chemins depuis toujours, mais qui, de toute façon et sans en donner la cause, continuent vers l'infini et un avenir incertain.

Un habitant du coin m'a dit que Manabí signifie « terre sans eau », car, même si à l'époque des pluies, les inondations sont habituelles, les eaux s'infiltrant avec facilité dans une terre sableuse, laissant derrière elles un terrain desséché et fissuré qui oblige les gens à passer leur vie à transporter le liquide vital depuis des ruisseaux contaminés, pour calmer la soif et mouiller de temps en temps leur corps fatigués.

Sur le côté du chemin de terre, on observe de nombreuses maisons construites avec de la canne de « guadúa » (sorte de



Villageois allant chercher l'eau à 2 Kms de distance

bambou), dure comme de la pierre. Toutes élevées à quelques deux mètres du sol et soutenues par des troncs de bois dur. Ce même habitant m'expliqua qu'elles sont construites ainsi de façon à ce que les biens de la famille ne soient pas touchés par les inondations, en hiver, et pour avoir un endroit sec servant de refuge aux animaux de la basse-cour.

La vie à Manabí commence à cinq heures du matin car le soleil apparaît à l'horizon à six heures. C'est l'heure de commencer les travaux agricoles, dans lesquels la femme joue un rôle important. « La femme fait le travail le plus dur- dit Madame Reina-, elle se lève avant le mari, cuisine, donne à manger à toute la famille et mange la dernière. Tout de suite après commence la deuxième partie de son travail car elle doit accompagner l'homme dans les travaux des champs ».

C'est en avril 1996 que j'ai eu l'opportunité de connaître l'expérience de Manabí. A Pajitas, Madame Reina avait pour objectif d'organiser un nouveau groupe de femmes qui essaierait de s'unir à ce projet complexe de transformations sociales où les femmes sont l'essieu autour duquel tournent toutes les activités de l'Organisation des Femmes Santa Marta. Des femmes surgies de la pauvreté, marginalisées et oubliées, mais avec une énorme envie de lutter pour construire une réalité différente.

Dans le village, il n'y avait qu'une seule école, avec un seul maître et où il n'y avait aucun service public. Il n'y avait pas non plus de dispensaire médical. Aux alentours, se trouvait un cimetière où gisaient ceux qui n'avaient pu guérir d'une pneumonie ou d'une gastro-entérite. Un lieu spécial où, à la fin de la vie, se rassemblent toutes les histoires tragiques que personne ne veut voir ressurgir, et pour ces gens, ce n'est qu'une vieille habitude que de mourir jeune. Et bien sûr, une église où pleurer toutes les larmes de son corps, et supplier le Dieu du ciel et pour y faire les réunions des habitants les plus importantes.

L'expérience de Madame Reina, recueillie au long de sa vie, lui assurait, qu'en partant de ce lieu éloigné, elle aurait semé le germe de l'espoir parmi plus de vingt-cinq femmes qui l'attendaient au bout du chemin. « Ce sont des femmes marginalisées et sans possibilité d'aller de l'avant si je ne les aide pas, commenta-t-elle pendant le parcours sur ces sentiers.- Ce sont des gens à qui il manque tout ». Sa mission était claire ; leur ouvrir les yeux et leur montrer un chemin de lutte et sacrifice, mais

rempli d'espoir, et leur donner la route du nouveau rôle de la femme dans la société.

« La lutte contre la marginalisation n'est pas isolée du travail quotidien, dit-elle aux vingt-huit femmes qui se réunirent dans le petit temple catholique du village, les tâches quotidiennes sont remplies de toutes les habitudes qui nous ont maintenues, nous les femmes, éloignées du rôle que nous devons aujourd'hui ».

Pour Madame Reina, la lutte de la femme ne se centre pas exclusivement sur les inégalités avec l'homme. Cette lutte va au-delà des seules revendications « féministes ». C'est la lutte pour les transformations sociales, pour des changements qui ouvrent un espace équilibré de participation avec l'homme, et cet espace inclut les scénarii économiques, politiques, sociaux et culturels.

« A Manabí, l'homme est très machiste - dit-elle, pendant la discussion, à ces femmes de tout âge et au visage rempli de toutes les cicatrices que laisse la pauvreté. La femme est assujettie à la volonté de son mari, de son père ou du frère, et le premier pas que nous devons faire est d'apprendre à nous situer à la place qui nous correspond. Cette place est celle d'une femme capable de décider de sa propre vie et de construire sa propre histoire à côté de son mari, de ses enfants et de son village. Une femme qui réussit à ce que son mari ne la maltraite plus est une femme qui sait lutter. Cependant, une femme qui apprend à connaître les causes de sa marginalisation, de la misère dans laquelle vit sa famille, et qui pose le problème de chercher comment éradiquer ces causes, est prête pour changer le monde ».

La majeure partie des femmes présentes avait entendu parler de Madame Reina et de son projet de changement. La rumeur était passée d'un village à un autre depuis 1998, et bien que beaucoup de ces femmes métisses cherchaient un appui économique, elles sortirent de la réunion convaincues que, avant d'entreprendre un quelconque projet, elles devaient se prouver à elles-mêmes qu'elles seraient capables de voler de leurs propres ailes, menées par leurs propres idées et avec une perspective de changement qui irait au-delà de leurs aspirations.



Madame Reina, connaissant le fonctionnement du système social à Manabí, savait que, de ces vingt-huit femmes, seulement la moitié prendrait la décision de d'emprunter une nouvelle route

vers leur émancipation. C'est pour cette raison qu'elle fit référence aux insultes les plus immédiates qu'elles auraient à assumer : « ce qui nous attend n'est pas facile, dit-elle, convaincue. Certaines d'entre vous devront se battre avec leur mari pour pouvoir assister aux réunions, mais ne vous en faites pas, nous verrons, entre nous toutes, ce que nous ferons. Les maris doivent comprendre que le monde a changé et que, nous les femmes, nous n'allons pas passer notre vie à les servir. Mais attention ! Il ne s'agit pas de nous mettre les hommes à dos, mais qu'ils se convertissent en nos alliés dans cette lutte pour changer notre pauvreté et notre marginalisation ».

Transmettre cette pensée et faire en sorte que les femmes se l'approprient est une tâche ardue dans un monde comme celui de Manabí. Malgré tout, c'est un travail que Madame Reina entreprit au milieu des années quatre - vingt, aux côtés de son mari quand ils arrivèrent en Equateur, cherchant à changer ces choses qui font que l'injustice prédomine le monde.

L'importance de se fixer des buts à court terme, pour arriver à un objectif plus complexe, est ce qu'elle met en valeur dans chacune des réunions de réflexion. Réflexions qui partent de l'expérience même des femmes, jusqu'au rôle qu'ont joué des femmes qui ont lutté tout au long de l'histoire. « L'important, dit-elle, est de faire des pas, même courts, mais toujours sûrs ». Après dix-huit années de travail dans l'organisation et la formation des femmes de Manabí, le résultat peut se mesurer de façon quantitative et qualitative. En 1993 l'embryon de l'Organisation des Femmes Santa Marta réunissait quelques cinq cents femmes de

différents villages de la province de Manabí. Fin 1997, l'Organisation des Femmes au niveau provincial avait réuni plus de deux mille cinq cents adhérentes, et avait créé une infrastructure capable de toucher de façon directe plus de vingt cinq mille personnes à travers différents projets de développement social, économique et culturel. En 2005, l'Organisation de Femmes travaillait avec près de cent mille personnes et avait plus de huit mille adhérentes.

Le groupe de Pajitas, après dix ans d'efforts et de participation continue, a réussi à s'ouvrir un chemin dans l'environnement social et économique local, et c'est actuellement un des groupes qui a le plus apporté à la population à travers la réalisation de projets en relation avec la production agricole.



Première Marche de la Femme en 1997

QUI EST MADAME REINA ?

Issue du sein d'une famille aux revenus pauvres, Reina Barahona González, guatémaltèque de naissance et naturalisée espagnole, commença à se construire dans les années 70 en tant que lutteuse sociale, alors qu'elle travaillait comme secrétaire à la municipalité de la capitale guatémaltèque. Son adhésion au syndicat des travailleurs municipaux lui ouvrit un nouvel horizon, car depuis son poste de militante syndicale, elle put remarquer avec plus de précision les causes non seulement de sa situation de pauvre mais aussi de la pauvreté de son peuple.



Reina Barahona González

Ce vécu dans le sein populaire et syndical affirma chez Mme Reina une conscience non seulement de besoin de changement dans les structures du système de son pays mais aussi de changement de la société elle-même, et du rôle que devait jouer la femme dans les transformations sociales et culturelles. « La femme, dit-elle, doit se constituer en moteur de changement, en moteur de

transformations sociales qui dérivent dans un système différent, où la justice est l'axe autour duquel tournent toutes les actions de la société. »

Pour Mme Reina, ce moteur « est fait de toutes les idées que l'on peut cimenter dans les enfants et dans toute l'influence que l'on peut diriger vers l'homme pour la justice et une vie digne. »

Comme activiste syndicale, Mme Reina subit des persécutions des autorités guatémaltèques et dut renoncer à son emploi : « c'était l'époque de la répression contre les syndicats et leurs dirigeants, raconte-t-elle. Le gouvernement avait lancé une chasse contre les dirigeants syndicaux et, bien que je ne fusse pas une dirigeante, la relation personnelle avec un membre de la direction du syndicat attira le regard des autorités ».

Ce fut certes une expérience dont elle se souvient encore comme l'étape la plus importante de sa vie, car sa conscience se développa et se consolida aux côtés des travailleurs.

« En août 1978, pendant la manifestation contre l'augmentation du transport urbain, le groupe de femmes joua un rôle important. A cette époque, depuis le Comité National d'Union Syndicale (CNUS) on lança la consigne de frapper sur les casseroles dans toutes les maisons à 18h et nous les femmes, nous prîmes l'initiative de le faire à la porte des maisons. A cela, les hommes ajoutèrent d'autres actions et nous obtînmes que le prix du transport urbain ne soit pas augmenté. Par la suite, les actions répressives des forces de sécurité provoquèrent le déchaînement

d'une série de confrontations entre le peuple et les contingents policiers. Nous, les femmes, nous étions au premier rang. »

Pendant la période la plus aiguë de la répression militaire, en 1980, rejetée par le haut commandement militaire, son engagement avec les secteurs syndicaux et populaires l'amena à appuyer les protestations contre le régime. Parfois dans la rue, manifestant contre les politiques répressives et d'autres fois donnant son appui à l'organisation des paysans en tant que membre du Centre National des Travailleurs (CNT). Cette même année elle fut témoin de la séquestration et assassinat de 27 syndicalistes de cette centrale par le régime militaire.

En 1982, pendant la dictature du général Efraín Ríos Montes, les assauts de la répression gouvernementale l'atteignirent directement. Son compagnon fut criblé de blessures, le laissant dans un état grave, ce qui l'amena à s'exiler dans la ville de México.

Pendant son exil elle ne faisait que penser à cette terre qui l'avait forgée en femme de lutte, aux idées de changement, et elle continua d'appuyer le mouvement syndical et populaire. Plus tard, elle partit en Espagne où elle participa à différents forums pour dénoncer les manquements aux droits de l'Homme au Guatemala ; elle participa également à différentes activités au sein des mouvements sociaux d'Amérique Latine. Par la suite, elle se maria avec Alfredo de La Fuente, originaire de Valladolid, (Espagne) et ensemble, convaincus que leur apport à l'humanité était en

Amérique Latine, ils décidèrent de partir pour l'Équateur, où ils étaient déjà allés auparavant.

Maintenant comme leader d'un mouvement de femmes qui émerge des secteurs sociaux les plus pauvres de Manabí sur la côte équatorienne, son expérience et son rêve de changer les conditions de vie des gens pauvres et surtout des femmes, se donnent la main avec son histoire, ouvrant une brèche pour les générations à venir qui tentent de transformer le monde dans lequel nous vivons.

Mme Reina naquit au Guatemala en 1952. Fille de parents pauvres, elle connut depuis son enfance la pauvreté et apprit que le plus grand péché qu'une personne puisse commettre, c'est être pauvre.

A 7 ans, sa mère lui laissa la responsabilité de préparer les repas pour tous ses frères, de faire le ménage et la lessive. A 10 ans, elle prit conscience qu'elle n'avait pas eu le temps de penser où elle serait à 40 ans; serait-elle mariée et aurait-elle ces deux enfants qui maintenant l'accompagnent sur son chemin loin de sa patrie natale. Elle n'avait pas eu non plus le temps de penser si elle pouvait connaître autre chose que ce lit en fer oxydé où elle dormait, que ces murs de brique peints de chaux qui montraient tous leurs défauts. Ses angoisses étaient d'avoir le repas prêt à l'heure, de tirer parti des 20 centavos que sa mère lui laissait pour les repas ; et seulement de temps en temps elle pouvait penser à elle.

A 12 ans, elle avait terminé l'école primaire. A 14 elle était experte dans la gestion de l'économie familiale. Elle était pratiquement la main droite de sa mère dans les questions



administratives, dans toutes les péripéties nécessaires à la survie : moins dépenser et économiser davantage. Elle avait eu la vie entière pour apprendre à calmer la faim des autres avant la sienne, par amour et parce qu'ainsi le faisait sa mère. Elle avait suffisamment de temps pour comprendre que les pauvres comme elle, peuvent donner leur vie entière pour les autres mais sans une once de dignité.

Sa mère le lui répétait chaque jour avant de partir à 6h du matin vers l'usine, et en rentrant à 22h, fatiguée et avec du travail supplémentaire pour avoir un peu plus d'argent et résoudre les besoins scolaires, vestimentaires et tout le reste qui manquait toujours.

A 15 ans, elle eut son diplôme de secrétariat et à 17 elle était militante dans le mouvement syndical de la municipalité de Guatemala.

A Manabí, on l'appelle « Madame Reina » et elle est connue en tant que dirigeante et pour son projet de changement. Elle a participé à des forums au niveau national et international, quelquefois représentant l'Organisation des Femmes de Santa Marta, et quelquefois simplement comme rapporteur de thématiques en relation avec la lutte de la femme latino-américaine.

Madame Reina est devenue le symbole de la lutte des femmes de Manabí et son travail est pris en compte par les partis locaux. Elle ne milite dans aucun parti et se tient en marge des partis locaux.

Pour Madame Reina il n'existe ni samedi ni dimanche. Tous les jours sont identiques et il y a toujours quelque chose à faire : se réunir avec un groupe ou une activité en relation avec la formation des femmes.

Quand Madame Reina commença à travailler avec les femmes des zones marginalisées, une des difficultés majeures fut de les convaincre que, même en ayant des enfants, il est possible de s'émanciper, d'aller au-delà de soi-même et d'atteindre une indépendance totale. Elle le sait par sa propre expérience.

« Quand j'ai commencé à travailler dans les champs, dans les endroits éloignés de Manabí, j'emmenais ma fille dans les bras. Mon devoir me l'imposait. Et les femmes doivent savoir qu'avoir un enfant n'est pas un empêchement, sinon une raison pour aller de l'avant. J'allais aux champs avec ma fille toute petite. Don Alfredo et moi, nous la prenions chacun notre tour. Et quand nous étions en

réunion, nous la couchions sur une couverture dans un coin du lieu de réunion avec les gens. Je le faisais car elle était petite et parce que les gens ne sont pas convaincus s'ils ne voient pas directement les choses. De plus, il est clair que l'existence d'un enfant ou plus ne peut empêcher une femme de lutter. Au contraire, les enfants sont une belle raison de vivre et lutter chaque jour. J'ai eu des enfants alors que j'étais âgée. J'ai perdu le premier car mon utérus n'était pas bien. Et maintenant que je les ai, je me sens fière qu'ils apprennent ce que leur père et moi faisons ».



Madame Reina lors d'une réunion communautaire



Don Alfredo de la Fuente



Madame Reina donne un atelier de formation en 1998

COMMENT NAÎT L'ORGANISATION des FEMMES de SANTA MARTA ?

A Crucita, les vagues viennent s'échouer sur la plage avec moins de fureur qu'en d'autres endroits du Pacifique équatorien. C'est pour cette raison que c'est un lieu touristique très fréquenté à toutes les époques de l'année surtout en juillet et août. Depuis la plage, on peut voir quelques dauphins et de nombreuses raies rasant les airs au-dessus des vagues. A ce paysage s'ajoutent des

pélicans et des mouettes qui se lancent en piqué sur les eaux à la recherche d'un fugitif poisson, de ceux qui se laissent voir depuis les hauteurs. Les maisons que l'on aperçoit sur le bord



Une vue de Crucita

de la plage, sont construites en brique rouge et en canne de « guadúa ». Dans ce village, plus de la moitié des gens se livrent à des activités de pêche et les autres font du commerce. Sans aucun doute, c'est un endroit particulier pour Madame Reina, car ce fut là qu'elle commença à avoir un contact plus direct avec la réalité de Manabí et où elle eut le plus de temps depuis son arrivée en

Equateur, auprès de son mari que l'on connaît comme « Don Alfredo », pour réfléchir sur les moyens de transformer cette réalité qui se montrait particulièrement marquée par l'inégalité dans tous les sens.

« C'est un endroit très spécial car c'est ici que nous avons eu l'opportunité de commencer à connaître réellement les gens de Manabí. Nous sommes venus ici à la maison paroissiale après que l'archevêque J.M.Ruiz nous a offert un espace pour collaborer avec l'archevêché de Portoviejo. Nous avons commencé par connaître les jeunes habitants, alors âgés de 18 et 20 ans, d'autres plus âgés et quelques-uns plus jeunes, mais tous avec une envie de s'enrôler dans quelque chose qui donne un sens à leur vie ».

Sur le bord du Pacifique, tandis que la mer agite les sables de la plage, la réalité dont parle Madame Reina, prend vie : les visages à peau brune et aux yeux désespérés rendent compte d'une réalité bien différente de celle qu'habituellement on répand sur la vie des pêcheurs sur des petits posters publicitaires ou affiches commerciales. Une réalité sociale qui contraste avec ces paysages touristiques qui tentent d'enterrer tout le long de l'Amérique latine le vrai visage de la pauvreté dans laquelle se débat plus de 70% de la population du continent.

Bien que Madame Reina ne soit pas une experte dans les métiers de la pêche, ses commentaires sont remplis de connaissance : « la majorité des hommes s'emploie à la pêche et de nombreuses femmes à attraper des larves de crevettes. Cette activité se fait à marée haute. C'est un travail qui demande que des gens restent

des heures dans l'eau. Parfois on obtient un bon bénéfice, en termes économiques, mais parfois, on ne fait que bronzer sa peau. Même si à la fin les grands commerçants gardent tout. Tu sais, les exportateurs et les propriétaires de l'argent ».

De la même façon, sur le bord de la plage, on peut voir une longue construction de petits bateaux faits de canne de « gadúa » et feuilles de palmiers, où des dizaines d'enfants, habiles dans l'art de couper les têtes de poissons, passent leur temps à raccourcir les corps gris des sardines capturées en haute mer. « Les employeurs ont coutume de payer 2 dollars chaque quintal de poisson préparé. Quelquefois, ils paient plus ou moins, cela dépend de combien paient les usines de conserves ».

Quand Reina et son mari arrivèrent en Equateur, ils ne pensaient pas travailler avec les femmes. C'est pour cela, qu'à Crucita, ils commencèrent à organiser les jeunes dispersés qui, alors, cherchaient une alternative à leur façon de vivre. « Beaucoup de ces jeunes avec qui nous avons commencé à travailler, se consacraient à pêcher ou à prendre des larves de crevettes et ensuite à dépenser tout le fruit de leur travail dans des boissons alcoolisées, dans les maisons de tolérance et autres choses du même style. C'est pour cela que nous décidâmes avec mon mari de travailler avec eux, de les organiser et d'essayer de leur démontrer que leurs vices font partie du système de domination, car une société égarée par le vice est plus facile à exploiter, à contrôler et à lui arracher la vie alors qu'elle est plongée dans l'ignorance. Enfin nous réussîmes à leur faire prendre un autre chemin ; nous réussîmes à ce qu'ils s'insèrent dans des activités de

solidarité avec les gens, dans des activités qui fassent d'eux des garçons capables de faire des projets de leur vie et de plus, capables de visualiser, dans le système, les réelles opportunités. Avec eux s'est organisé le Club Juventus. Maintenant ils participent au soutien scolaire, à l'amélioration du village et à la promotion de la culture locale ».

« C'est ici, à Crucita, que j'ai eu l'idée de commencer à travailler avec les femmes, car je voyais, avec beaucoup d'indignation, la situation dans laquelle se trouvait, surtout la femme pauvre, cette femme malheureuse, mère de 5 ou 6 enfants et qui vivait seulement pour servir le mari. C'est alors que, si j'allais vivre dans cette société, je me suis dit qu'il fallait faire quelque chose pour contribuer à la changer. J'étais enceinte et je ne voulais pas que l'histoire de ces femmes se répète ».



Pour Madame Reina, orienter les gens sur des chemins de lutte fait appel à sa propre expérience ; « je suis née dans une famille pauvre ; mon père, décédé, était topographe et ma mère ouvrière toute sa vie. Je sais ce que c'est d'avoir faim et de ne pas pouvoir la rassasier ; je sais toutes les difficultés que provoque le fait de ne pas accéder à l'université faute d'argent et je sais ce que représente devoir travailler dans n'importe quoi pour survivre ».

De nos jours, l'émancipation de la femme fait partie des changements nécessaires pour que le monde atteigne un véritable équilibre. Selon Madame Reina, la femme s'est mise en valeur dans l'organisation et la conduite de ses propres luttes. « Quand j'ai grandi, je n'avais pas pleine conscience de la nécessité de lutter pour les droits de la femme. C'était ainsi au Guatemala. Nous, les femmes, nous nous préparions pour le mariage, comme il arrive encore dans de nombreux endroits. Ici même, en Equateur, à Manabí, la femme est amenée à apprendre les travaux domestiques, à s'occuper du mari et des enfants. Maintenant, on peut voir que, nous les femmes, nous avons obtenu des espaces de participation tant au foyer comme dans la société. J'ai grandi en pensant qu'un jour je me marierais et aurais des enfants et rien de plus. Et si nous regardons les choses sans passion, nous pouvons voir qu'il existe encore de nombreuses femmes pour qui c'est le seul rêve. Cependant, chaque jour, nous gagnons du terrain, occupant une place importante, gagnée par la force et à base de sacrifices. Dans le reste de l'Equateur, existent d'autres organisations de femmes qui luttent chaque jour pour faire valoir leurs droits. Mais ici comme au Guatemala, et dans le monde, nous avons démontré

que nous savions par où cheminer et où aller malgré les difficultés rencontrées chaque jour ».

A partir de ces réflexions partagées avec son mari, Madame Reina pensa que la première tâche était d'organiser un groupe de femmes, mais en sachant clairement que ce groupe ne serait pas en soi l'objectif, mais un moyen par lequel il chercherait des chemins autres à la marginalisation, à l'exclusion, et bien sûr à la dépendance économique.

« Le premier groupe se forma dans la communauté des « Lauriers ». Nous commençâmes avec huit femmes et nous les formâmes autour d'activités : des travaux manuels, des petites choses qui puissent leur donner envie de participer et qui ne donnent pas de soupçon chez les maris, car je savais que les hommes à Manabí maintenaient leur épouse comme esclave



occupée exclusivement à les servir. Je me rendis compte qu'un des problèmes que nous allions devoir dominer était de comprendre que le groupe de femmes n'était pas notre objectif final sinon un objectif immédiat. Et au contraire, faire partie d'un groupe devait supposer l'articulation d'un instrument nécessaire pour atteindre certains objectifs entre lesquels la propre émancipation de la femme ».

« De nos jours, de nombreuses femmes viennent à l'Organisation des Femmes pensant que le fait d'intégrer un groupe suffit pour en tirer des bénéfices immédiats. En général elles viennent chercher un appui économique. Mais elles se rendent compte que ce n'est pas si simple. Elles voient qu'auparavant, elles doivent passer par une série de préparations afin de comprendre que l'appui est un appui, c'est tout. Il n'est pas question de leur nier le droit qu'elles ont de les inclure dans un groupe de programmes ou projets spécifiques, mais de les inclure sous condition, c'est à dire que nous devons les convaincre que leur objectif n'est pas de faire partie d'un groupe de femmes et de chercher seulement une aide économique pour leur famille mais d'utiliser cette organisation en fonction d'autres choses comme la reconnaissance du manque d'autonomie, de l'impossibilité pour les femmes d'exercer dans la pratique nos droits et ce n'est pas facile puisque la plupart des femmes sont de la campagne et cela est difficile, très difficile. . . »

L'opportunité offerte par l'archevêché de Portoviejo d'élargir l'intervention à toute la province fut sans nul doute ce qui permit à l'idée de travailler avec des femmes dans le cadre d'une nouvelle stratégie d'intégration, de trouver un chemin plus large.



Finale du deuxième festival de la Chanson Inédite et Populaire en 1994

« L'archevêché nous offrit à mon mari et moi-même la possibilité d'atteindre plus de femmes et de communautés. On proposa à don Alfredo, (c'est ainsi qu'elle appelle son époux), de se charger de la Pastorale Sociale et il accepta. De là, nous devons proposer le programme PROENCA (projet d'éducation nutritionnelle complémentarité alimentaire) qui consistait à distribuer des aliments à quelques 30 000(trente mille) enfants scolarisés à la campagne. Ce fut un problème sérieux car nous ne voulions pas donner à manger aux gens. Nous voulions que les aliments soient une aide en complément de leurs propres efforts. Pour bénéficier de cette aide, nous imposâmes à la population, les pères et les maîtres de préparer et de distribuer les repas. Ceci nous permit d'organiser d'un côté les femmes mais d'autre part la population dans son ensemble car nous voulions que tous participent ».

Quant à la participation, Madame Reina la voit comme une obligation de tout citoyen car, comme elle dit : « il n'est pas possible que dans une communauté certains travaillent pour le bénéfice de tous et que d'autres restent en marge attendant de voir ce qu'on va leur donner. Pour cela Don Alfredo créa le festival de la chanson, comme un hameçon pour amener la participation de tous et ainsi réussir à ce que tous s'insèrent dans les activités locales ».

Le « Festival de la chanson inédite et populaire » avait pour objectif que s'organisent dans chaque communauté des groupes de chanteurs qui, à travers les paroles de leurs chansons, reflèteraient la réalité socio-économique de leur communauté. Tant Don Alfredo comme Madame Reina savaient que ce type d'événement attirerait la participation de toute la population et par conséquent faciliterait l'organisation des femmes dans chaque localité sans altérer de façon significative la dynamique et la structure sociale. On voulait surtout que l'Organisation des Femmes ne se voit pas comme une activité sortie de décrets et des valeurs socialement validées par les communautés, sinon comme activité simplement culturelle.

« Quand nous avons organisé le Festival de la Chanson », nous voulions avoir un prétexte pour que les femmes se réunissent et commencent à se connaître, c'est à dire nous voulions créer une ambiance de groupe et à partir de cela, transformer les réunions en assemblées pour parler des problèmes locaux. Nous voulions tout d'abord que les femmes prennent la parole et qu'elles décrivent avec leur propre langage la réalité dans laquelle elles vivaient

depuis leur relation avec la pauvreté jusqu'au vécu de leur propre situation en tant que femme marginalisée, maltraitée et pourquoi ne pas le dire, condamnées à une vie dépendante du mari. Pour cette raison, quand on nous demanda d'élire lors du Festival la reine de chaque localité, nous n'y opposâmes pas, mais lui donnâmes un sens différent de la participation des femmes. Au lieu que se continue le reflet de la femme objet du désir de l'homme, nous proposâmes que ce qui devait être jugé pour élire la reine locale, devait être en relation avec le dessin de costumes typiques de leur propre culture. Ainsi ce qui se voyait n'était pas le corps et le beau visage mais le dessin des costumes et la façon de parler en public ».

Depuis 1993, date à laquelle eut lieu le 1^{er} Festival de la Chanson, l'accroissement de la participation a atteint des niveaux importants, tant des hommes comme des femmes. En 2000, le Festival s'était transformé en une tradition populaire dans la province de Manabí, même si les aides alimentaires avaient été coupées dans leur totalité par le gouvernement central.

Cependant, pendant les années où se maintint en fonction le programme alimentaire, la stratégie d'intégration sociale s'est vue renforcée grâce à l'implantation de mécanismes de profit des ressources économiques.

Avec PROENCA, l'avantage que nous avions était que la Conférence Episcopale envoyait une partie économique pour que l'on donne à manger à 22 000 enfants. Ce que nous fîmes alors fut de proposer à quelques groupes de femmes de participer aux

activités productives et aux transformations de matières premières issues de la production agricole (cacao, lentilles, riz et bananes) dans le but de leur donner du travail et en même temps apporter un bon déjeuner scolaire aux enfants, qui consistait en légumes cuits, une boisson chocolatée additionnée de lait de soja et du riz. Ce que nous arrivions à faire était de rentabiliser au maximum l'argent qui nous arrivait : nous finançâmes la production, payâmes la main d'œuvre pour faire de la farine de banane et de chocolat, et au lieu de donner à manger à 22 000 enfants, nous en donnions à 33 000, car nous rentabilisions mieux l'argent et en même temps nous nous étions créé des sources de travail pendant neuf mois par an.



Une des expériences développées à partir du programme PROENCA est que la femme commence à se transformer en un sujet économiquement actif, puisque c'est à travers elle que commence

à arriver le financement de la production agricole à de nombreuses familles de petits producteurs agricoles. Une autre est que, dans les zones urbaines, les femmes commencent à se convertir non seulement en récepteur de bénéfices en exécutant d'autres projets d'aide, mais aussi en sources d'investissement économiques pour leur famille, ce qui amène à changer les relations de pouvoir dans la famille.

Dans ce cadre d'idées, en se référant à l'organisation des femmes en tant qu'instrument ou véhicule à travers lequel les membres de l'association peuvent atteindre leurs objectifs, Madame Reina pense renforcer leur rôle gestionnaire face à leur intégration sociale et à leur émancipation.

« Quand nous avons pensé développer un projet dans les communes, à part le fait que nous partions des propres nécessités



exposées par les habitants, nous avons toujours pris en compte l'organisation des femmes comme un instrument à travers lequel nous faisons possible le projet. Par exemple : dans la communauté de Sainte Thérèse, les habitants demandaient que l'on mette des canalisations d'eau potable. C'est une région où l'eau a dû être apportée depuis deux kilomètres. Nous fîmes le projet de construire deux puits et une des conditions pour le réaliser était que l'on acceptât les femmes en tant que personnes dirigeantes. En premier lieu, car amener de l'eau de si loin avait toujours été le travail de la femme. En second lieu parce qu'il s'agissait de démontrer que les femmes aussi sont capables de gérer un projet. Nous voulions éviter que quelqu'un, un responsable de ceux que l'on trouve habituellement dans les villages, s'approprie des puits construits et qu'en plus on les maintienne comme un service communautaire. La garantie, dans ce cas, était le groupe de femmes. Et c'est dans ce cadre que s'inscrit la lutte de la femme, d'une femme qui passe de la passivité à l'activité, qui bénéficie du produit du travail de leur mari en devenant elle-même une source de revenus. Et cela fait 18 ans que nous travaillons et obtenons quelques changements non seulement de la femme mais aussi de la société dans son ensemble ».

Objectifs généraux de la Femme

Recherche de:

- Égalité d'opportunités sociales, politiques, et économiques
- Insertion dans le travail
- Transformations sociales

Objectifs spécifiques de la Femme

Lutte contre:

- La discrimination
- L'exclusion
- La marginalisation



CARTE DES ZONES

L'Organisation des Femmes de Santa Marta est organisée en 28 zones géographiques pour maintenir une structure dynamique que l'on appelle de deuxième degré.



CARTE DE LOCALISATION DES GROUPES



VILLAGES OÙ SE MAINTIENT LA PRESENCE DE L'ORGANISATION:

- ZONA 1
- 1) EL ROCÍO
- 2) RETIRO DE MEJÍA
- 3) SANTA GEMA
- 4) SAN ALEJO
- 5) ANDRÉS DE VERA
- 6) GUABITO
- 7) SAN CAN
- 8) SAN ANTONIO

- ZONA 2
- 9) CALDERÓN
- 10) CASCABEL
- 11) AGUA BLANCA

- ZONA 3
- 12) CRUCITA
- 13) LAS GILCES
- 14) LOS RANCHOS
- 15) LOS ARENALES
- 16) LA SEQUITA

- ZONA 4
- 17) LA SEQUITA #1
- 18) LA SEQUITA #2
- 19) PEPA DE HUSO

- ZONA 5
- 20) RIO CHICO
- 21) SAN FRANCISCO
- 22) LA BALSITA

- ZONA 6
- 23) EL PERPETUO SOCORRO
- 24) SAN VICENTE
- 25) JOCA Y
- 26) LOS ESTEROS
- 27) VIRGEN DEL MAR
- 28) SAN PEDRO

- ZONA 7
- 29) FRANCISCO DE ORELLANA
- 30) SAN PEDRO DE ORELLANA
- 31) EL MICO

- ZONA 8
- 32) LA SUSANA
- 33) BELDACO

- ZONA 9
- 34) LA VICTORIA
- 35) JUAN BAUTISTA
- 36) MERCEDARIAS
- 37) LOS RIOS
- 38) CAMPOSANO

- ZONA 10
- 39) SAN BARTOLO
- 40) SANTA TERESA
- 41) EL BLANCO

- 128) LASCANO
- 129) EL PORVENIR

- 42) EL PUEBLITO
- 43) SAN JACINTO

- ZONA 11
- 44) Balsa TUMBADA
- 45) LA SOLEDAD
- 46) LAS PIEDRAS
- 47) EL PALMAR
- 48) MONTAÑITA
- 49) AGUA FRÍA
- 50) TABLONES
- 51) RIO FRIO
- 52) ANDARIELES
- 53) LAS PIEDRAS
- 54) MOCOCHAL

- ZONA 12
- 55) LOS ALURELES
- 56) PUEBLO NUEVO
- 57) ZONA 13
- 58) PEDERNALES
- 59) LA CHORRERA

- ZONA 14
- 60) EL JUNCO
- 61) EL VIENTO
- 62) CERRO DEL JUNCO
- 63) PITAJAYA
- 64) TOSAGUA

- ZONA 15
- 65) SAN ISIDRO
- 66) SANTA TERESA
- 67) EL PALMAR
- 68) S. LORENZO

- ZONA 16
- 69) EL CARMEN
- 70) LA BRAMADORA
- 71) LA ESPERANZA
- 72) LA SAN VICENTE
- 73) CORONATE
- 74) LA RESTREPO
- 75) PALOMITAS

- ZONA 17
- 76) LA CUESTA
- 77) MIGUICHO
- 78) SANTA ANA
- 79) PUNTA ALTA
- 80) LAS PEÑAS
- 81) LAS PEÑAS 2
- 82) PZA HONDA

- ZONA 18
- 83) ESTERO DE NOCHE
- 84) CHICOMPE

- 85) GUALE
- 86) PERIPA

- 87) PUEBLO NUEVO
- 88) SAN ANTONIO

- ZONA 19
- 89) CRISTO DEL CONSUELO
- 90) BELLAVISTA
- 91) EL RETIRO
- 92) LA FLORIDA
- 93) ESTERO LEÓN
- 94) ESTERO ABIERTO
- 95) EL ESFUERZO

- ZONA 20
- 96) GUAJIL
- 97) LAS PAJITAS
- 98) LAS DELICIAS
- 99) RIO PLÁTANO
- 100) NAVAS
- 101) EL GUASMO
- 102) EL GUASMO 2
- 103) ZONA 21
- 104) LAS LOZAS

- ZONA 22
- 105) SAN BARTOLO
- 106) CERRO DEL CADÍ
- 107) LAS ANONAS
- 108) LAS ASTAS
- 109) EL CHIAL

- ZONA 23
- 110) LODANA
- 111) MIRAFLORES
- 112) CAMINO NUEVO
- 113) CERRITO DE LA ASUNCIÓN
- 114) ELOY ALFARO

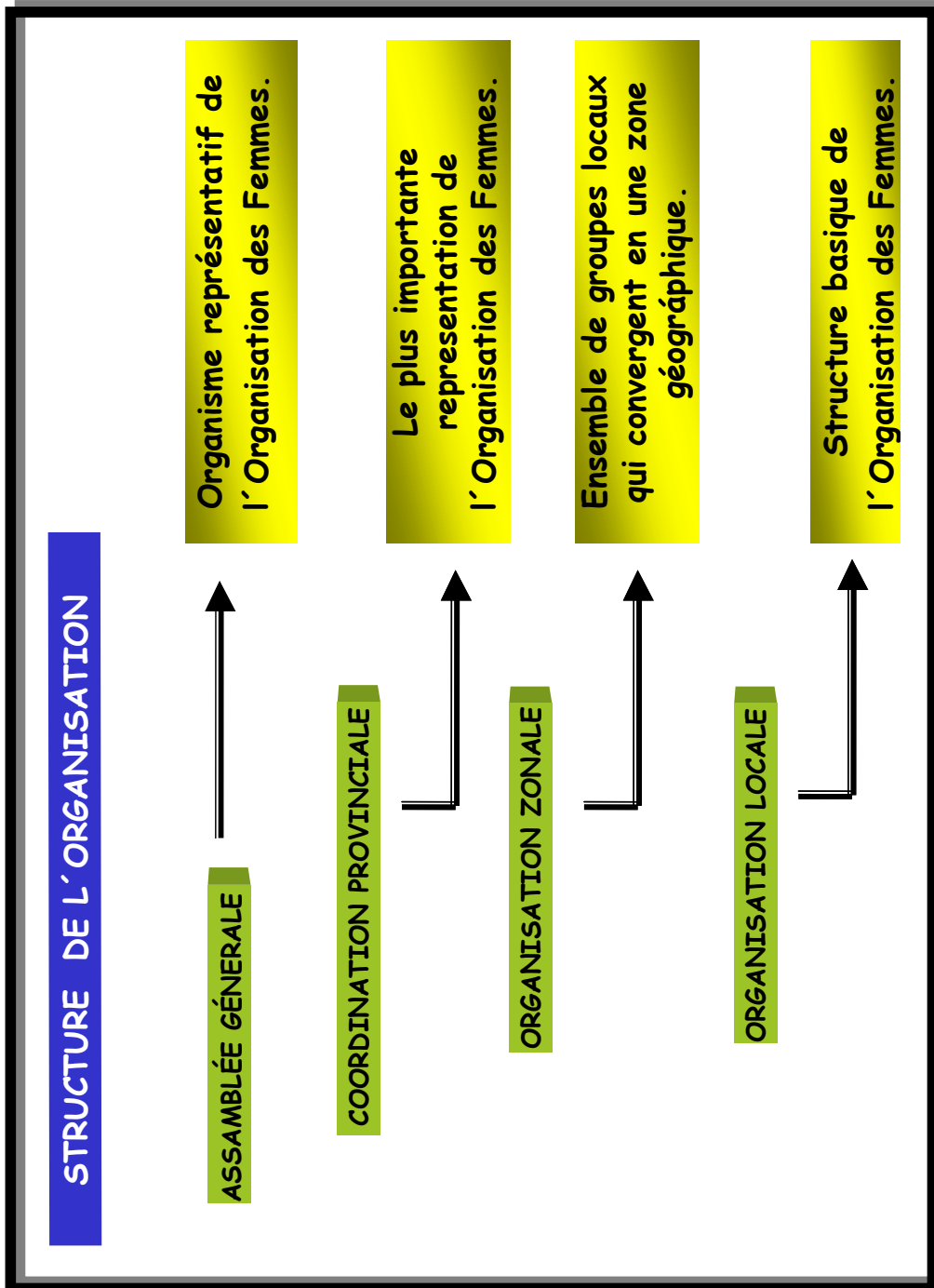
- ZONA 24
- 115) PUERTO LOPEZ
- 116) MACHALILLA

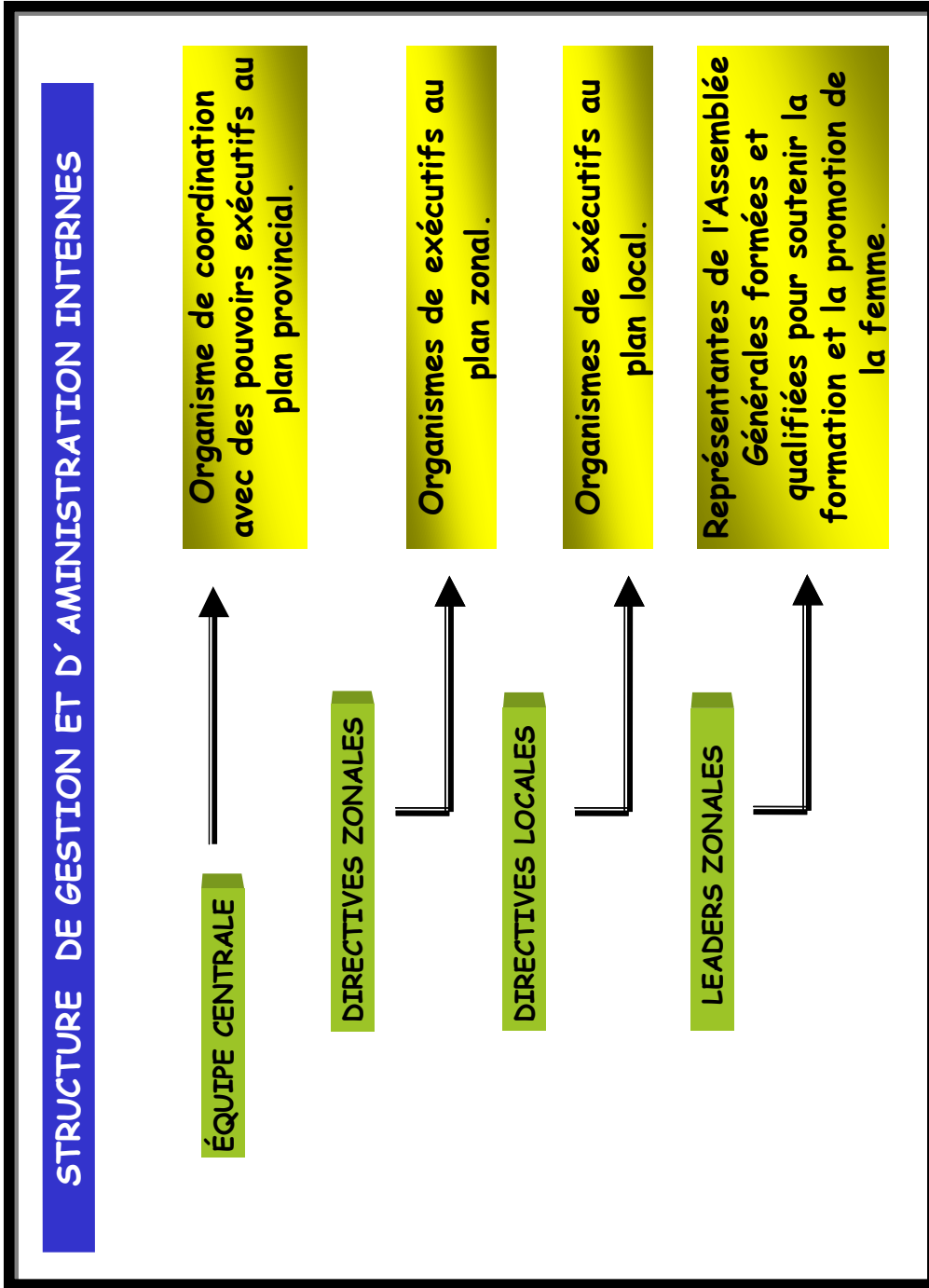
- ZONA 25
- 117) DANZARÍN
- 118) GUANABANO
- 119) TRES CHARCOS
- 120) LAS FLORES
- 121) LA PAPAYA

- ZONA 26
- 122) LAS TORRES
- 123) LA AZUCENA
- 124) SAN SEBASTIAN
- 125) PIEDRA FINA
- 126) PICHINCHA

- ZONA 27 *
- ZONA 28
- 127) GEVAL

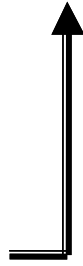
* LA ZONE 27 A ÉTÉ RESTRUCTURÉE ET LES GROUPES ONT ÉTÉ INTEGRÉS A D' AUTRES ZONES





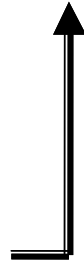
STRUCTURES LOCALES ET INTERNATIONALES DE SOUTIEN

FONDATION SANTA MARTA



Entité a but non lucrative avec une identité juridique propre.
Travaille au niveau local pour la promotion des projects de développement local.

RÉSEAN DES ASSOCIATIONS
MANABI



Associations a but non lucratif avec une identité juridique propre.
Fonctionnent a l'étranger et existent a Pampelune et Madrid en Espagne.

GROUPE DE SOUTIEN ET
SOLIDARITÉ



Sont constitués de groupes de personnes bénévoles et ex collaborateurs resident à l'étranger.

HISTOIRE D'UN JOUR ORDINAIRE

Quand il pleut, la terre se remplit d'eau et forme des flaques dans les rues de Portoviejo. Le manque d'un système de drainage adéquat, quand il y en a, fait que l'eau séjourne et que se forment des lagunes qui servent de bouillon de culture pour des bactéries, mouches et moustiques. Cependant, quand les pluies cessent et le soleil décharge ses rayons sur la ville, la boue fait partie du passé, d'un passé incertain qui se confond avec le présent et qui semble se perpétuer au milieu de ces rues où le temps ne s'écoule pas pour les gens les plus pauvres. Alors s'abattent ces nuages de poussière qui attaquent la santé des habitants oubliés des quartiers marginaux.

Pour Mme Reina, tous les jours sont égaux et il y a toujours quelque chose à faire, surtout les fins de semaine, puisque les activités de travail n'ont pas lieu et la majeure partie des femmes peut assister aux réunions.

C'est dimanche. Mme Reina a une réunion avec le groupe de femmes de Andrés de Vera, dans un quartier marginal de la capitale de Manabí. C'est un quartier où, comme dans le reste de la périphérie, prédomine la pauvreté. Les mêmes visages fatigués et les mêmes cicatrices dans le regard des gens racontent l'histoire d'une vie remplie de tragédies inimaginables. Et cependant,

espérant des temps meilleurs, avec toujours la même patience. Pour cela, ils ont la vie entière.

Le groupe de femmes de cette localité avait demandé à Mme Reina son appui pour mettre en marche une garderie, avec comme objectif de donner aux femmes seules ou mariées un endroit où laisser leurs enfants pendant qu'elles travaillaient ou se formaient. A la réunion devait venir une trentaine d'adhérentes mais finalement ne vinrent que vingt-trois.

Le lieu où devait s'installer la garderie, construite en canne de « guadúa », avait été obtenu par les femmes du groupe qui espérait que, à travers une convention avec les autorités locales, les services sociaux leur donneraient l'équipement et les salaires pour les employées. Elles avaient peint elles-mêmes et arrangé le local avec leurs propres moyens.

« Pour les femmes de Manabí, dit Mme Reina à celles qui assistaient à la réunion, comme pour les autres femmes équatoriennes, avoir des enfants ou être enceinte les empêchent d'être employées et d'occuper un poste de travail. Donc avoir un endroit où laisser les enfants est d'une très grande importance. Mais souvenez-vous : l'Organisation de Femmes ne peut vous appuyer que si vous êtes unies, si vous êtes disposées à travailler ensemble. C'est une garderie pour les enfants de celles qui travaillent ou se forment pour un poste. Par conséquent de ce groupe doivent sortir des candidates à la formation qui leur permette de se préparer et être qualifiées pour s'occuper des enfants qui viendront à la garderie. Pendant ce temps, nous

chercherons les moyens pour financer l'équipement et demanderons au gouvernement l'autorisation de fonctionnement. Vous savez que cela demande du temps et il est difficile d'avoir une convention. Mais il faut avoir de l'espoir ».

L'attention spéciale que porte Mme Reina au problème des mères seules a nécessité une organisation soutenue dans la recherche de l'émancipation et la solution aux obstacles qui empêchent les femmes de se développer. Pour ces femmes de Manabí, avoir deux ou quatre enfants fait partie des compromis qu'elles doivent assumer quand elles se marient ou vivent avec un homme. La vie marginale de ces femmes, en plus de leur état de pauvreté, induit qu'elles n'ont pas accès à une bonne éducation, ou qu'elles cherchent, à un âge bien jeune, un bon mari. Beaucoup d'entre elles, la majeure partie, sont élevées et formées pour se marier avant d'atteindre la maturité.

« De nombreuses femmes avec lesquelles nous travaillons ont eu leur premier enfant à quinze ans. Alors leur vie se voit freinée, car, même si elles avaient la possibilité de se préparer à une profession, les responsabilités qu'elles assument au foyer leur en empêchent. A partir de ce moment-là, la vie de la femme se réduit à faire la cuisine, laver le linge, s'occuper des enfants et du mari. Et si le mari la laisse pour une autre, avec en plus deux ou trois enfants, les choses vont très mal. Pour cette raison, ce type de garderie est une des solutions immédiates mais non définitives, ces dernières dépendant du gouvernement".

A la fin de la réunion, cinq femmes ont été sélectionnées pour recevoir une formation adéquate. On a fait en sorte, pour ces futures aides maternelles, qu'elles reçoivent une formation brève, qu'elles n'aient pas de problème pour assister aux cours, et qu'elles aient maintenu une participation constante dans leur groupe. La décision est unanime et on planifie les dates pour la réalisation des cours.

Mme Reina se montre satisfaite, car le chemin est aplani. Pour le moment, la garderie commencera à fonctionner avec l'appui total de l'Organisation des Femmes et de la Pastorale Sociale, et on espère que dans trois ou quatre mois, les autorités signeront une convention qui se traduise en aides concrètes. "Ce que le gouvernement peut nous donner ne sera pas suffisant, mais ce qui nous intéresse est que les autorités s'engagent et que les femmes apprennent à faire valoir leurs droits. Nous ne pouvons résoudre les problèmes de l'Etat mais nous allons démontrer qu'il existe une volonté de participer aux solutions des problèmes sociaux, pour cette raison, nous signons avec eux les conventions".

En sortant de la réunion, les femmes retournent à leurs travaux domestiques et Mme Reina se dirige vers la communauté de Crucita. Là-bas, elle a un rendez vous pour planifier les cours de formation des responsables locaux. L'après-midi est ensoleillée et la température est de 33°. L'autobus tarde à venir mais la patience de Mme Reina est plus forte que la chaleur qui la fait transpirer. " La journée est longue et Crucita ne va pas bouger de là-bas -dit-elle avec optimisme". Nous y arriverons".

L'ORIGINE DES PROGRAMMES D'INTERVENTION SOCIALE

L'organisation de Femmes de Santa Marta a réussi après de nombreuses années de travail systématisé, à développer des programmes entiers qui placent cette association de femmes en tant que pionnière dans de nombreux domaines, surtout dans le développement de stratégies d'intégration socioéconomique.

En parlant des programmes que l'Organisation de Femmes de Santa Marta a développés durant ces quinze dernières années, Mme Reina rappelle : " quand nous commençâmes à travailler avec les premières femmes, nous n'avions pas idée de jusqu'où nous pourrions aller. Nous commençâmes en faisant de l'artisanat et des travaux manuels, puis nous avons emmagasiné du café pour le vendre quand les prix sont intéressants pour le producteur, et maintenant nous avons un Fond de Développement Communautaire qui a un capital de plus de deux cent mille dollars, mais surtout, le plus important, nous avons réussi à intégrer tous nos projets dans des programmes et pour chacun d'entre eux nous lui avons donné forme et contenu".

Quand Mme Reina parle de forme et de contenu, elle veut dire que chaque programme a été structuré pour palier ou résoudre les nécessités les plus ressenties par le peuple, en même temps que se construit l'organisation sociale, ce qui fait que chacun de ces programmes est interdépendant dans le cadre de l'action générale: "quand nous avons décidé de créer le Fond de Développement

Communautaire, nous avons pensé aux gens qui avaient besoin d'un crédit pour financer la production de leurs terres. Ici les gens qui vivent à la campagne généralement ont un bout de terre, mais les banques ne leur prêtent pas d'argent car ils n'ont pas d'autres biens à hypothéquer, et ceci les rend plus vulnérables à la pauvreté. Lorsque nous accordons les crédits pour la production, nous pensons aussi à d'autres crédits pour la commercialisation de ces produits. Mais tout ceci se fait autour de la construction de la personne, des femmes comme sujets sociaux. Nous recherchons le développement total (économique, politique, culturel et social) car le crédit ne résout pas les problèmes des personnes, mais l'intégration des programmes. Les gens ont besoin d'éducation, de diplômes professionnels et de formation en général. Ils ont besoin de savoir quels droits et quelles obligations ils ont en tant que citoyen. De plus, ils ont besoin de santé et pour ceci, nous avons structuré tous les programmes de façon à couvrir toutes les nécessités des familles".

L'intégration des programmes suppose indépendance, c'est à dire que, lorsqu'on exécute un projet, il est soumis à d'autres projets ou à des actions de caractère formatif ou organisateur : "si une femme veut participer à un projet, dit Mme Reina, nous faisons en sorte que celui-ci ne soit pas que pour produire mais qu'elle sème son maïs ou qu'elle élève son bétail et qu'en même temps elle apprenne à le faire bien, qu'elle connaisse ses droits, qu'elle s'intègre davantage dans le groupe de femmes, qu'elle réalise des activités solidaires de caractère social dans sa communauté et qu'ainsi elle se transforme. Qu'elle aille de l'avant".

NOS PROGRAMMES

PROGRAMME DE SOUTIEN AU
DEVELOPPEMENT LOCAL

PROGRAMME
D'EDUCATION

PROGRAMME DE SANTE
COMMUNAUTAIRE

PROGRAMME DE
BENEVOLAT

PROGRAMME DE
PROMOTION ET
DEVELOPPEMENT DE LA
FEMME

PROGRAMME D'AIDE ET
ASSISTANCE HUMANITAIRE



La stratégie suivie par l'Organisation de Femmes pour le développement est nécessaire pour obtenir le bien-être des familles ou mieux dit, on cherche en première instance le développement local pour impulser un développement plus général qui bénéficie à l'ensemble des communautés de la province.



PROGRAMME DE DÉVELOPPEMENT LOCAL

Le développement local est la combinaison de toutes les actions en chemin pour procurer le développement socioéconomique, politique, et culturel des communautés rurales : générer des sources de travail, consolider des sources de production, créer de voies de commerce, structurer les marchés locaux, assurer une formation intégrale et promouvoir le développement culturel.

Le développement local soutenu est orienté vers la création de sources de financement, de production, de commercialisation et de formation. Ainsi, l'intégration des composants du circuit économique local se renforce avec l'exécution d'autres

programmes, comme celui de la santé qui a pour objectif d'apporter la santé (dans tous les domaines) à tous les habitants des communautés.

Depuis 1997, l'Organisation de Femmes de Santa Marta a construit le



pilier le plus important du Développement Local : le Fond de Développement Communautaire.

Ce Fond résulte d'une politique solidaire qui a emmené les femmes intégrant l'association à destiner leurs économies au financement de projets de production agricole, création de magasins communautaires, création de pharmacies communautaires et de tous les projets qui ont donné naissance à des micro entreprises de transformation de la production agricole dans toute la province de Manabi.

Pendant 2005, ce Fond a fait des prêts solidaires de \$241.172,90 américains à **MILLE TROIS CENT VINGT NEUF** familles associées à l'Organisation de Femmes.

L'efficacité du Fond de Développement Communautaire réside dans la capacité d'organisation atteinte au long de 18 ans de travail systématique et dans la consolidation de la conscience solidaire. "Le Fond de Développement est pour nous un instrument fonctionnel. Les femmes et leur famille ont besoin de crédits pour la production ou pour monter un petit commerce. Nous n'avons pas de quoi couvrir toutes les demandes, mais nous avons beaucoup avancé. En 1997, nous avons quelques 10 000 dollars, et maintenant nous avons plus de 200 000. Mais le plus important est que le Fond est géré par les femmes elles-mêmes, elles décident combien on peut prêter et à qui. Et comme l'argent est leur propriété car ce sont leurs économies, elles veillent à la bonne gestion, elles veillent à ce que les membres paient, et jusqu'à maintenant, elles ont accompli leur devoir. De toute façon, nous

avons une politique pour les prêts : quand une femme sollicite un crédit, le groupe de femmes décide de lui accorder ou non. Si elle a participé, si elle est sérieuse pour payer, et si elle veut l'argent pour financer la production ou monter un commerce, alors le groupe accepte le prêt. Et si la femme ne paie pas, le groupe est responsable du remboursement de la dette. Ainsi, toutes sont attentives au remboursement de la dette en temps prévu.

Le Fond de Développement Communautaire est conçu comme un instrument nécessaire pour augmenter le développement individuel et collectif dans le désir de l'économie locale.

Projets financés en 2005	MONTANTS
MAGASINS COMMUNAUTAIRES	S/. 4.600,00
PHARMACIES COMMUNAUTAIRES	S/. 1.000,00
ELEVAGE DE PORCS	S/. 6.000,00
SEMENCES DE CACAHUETES, MAIS ET AUTRES	S/. 177.259,61
ATELIER DE COUTURE	S/. 1.500,00
ELABORATION D' ARTISANAT	S/. 600,00
COMMERCE DE VETEMENTS ET POISSONS	S/. 4.813,29
ELEVAGE DE VEAUX	S/. 39.000,00
INSTALLATION DE PUIITS D'EAU	S/. 1.750,00
REPARATION DE MAISONS	S/. 2.000,00
CONSTRUCTION DE LETRINAS	S/. 2.650,00
	S/. 241.172,90



MACHINE A PILER LE RIZ DANS LE VILLAGE DE PAJITAS

LE RÉSEAU DES COMMERCES COMMUNAUTAIRES, UNE ALTERNATIVE POUR MAINTENIR LES ALIMENTS A LA PORTÉE DES PLUS PAUVRES

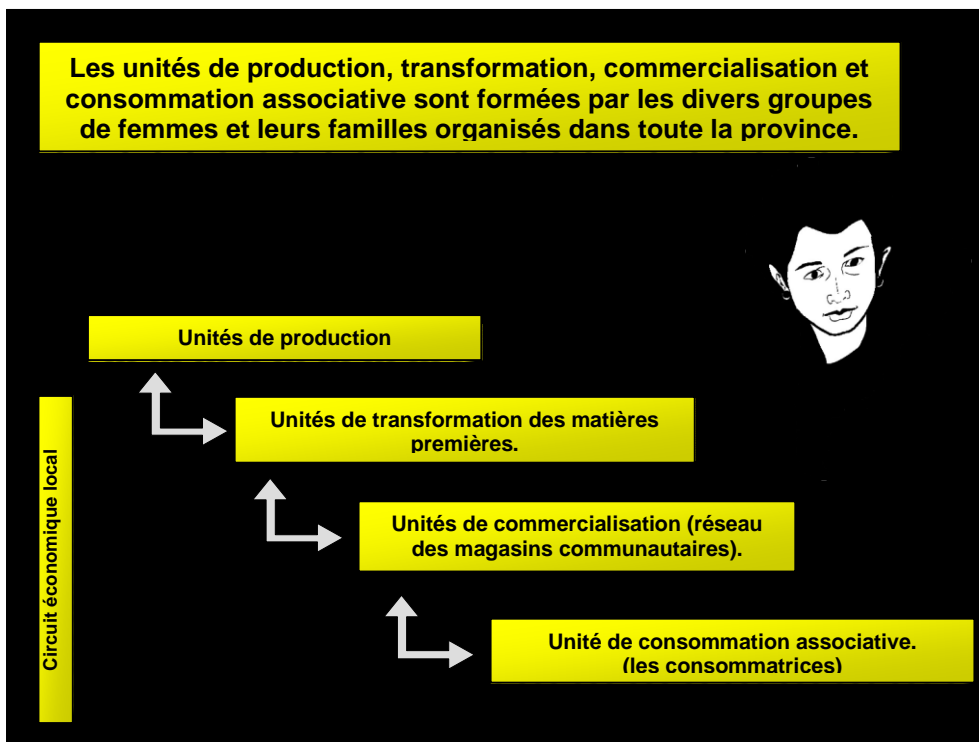
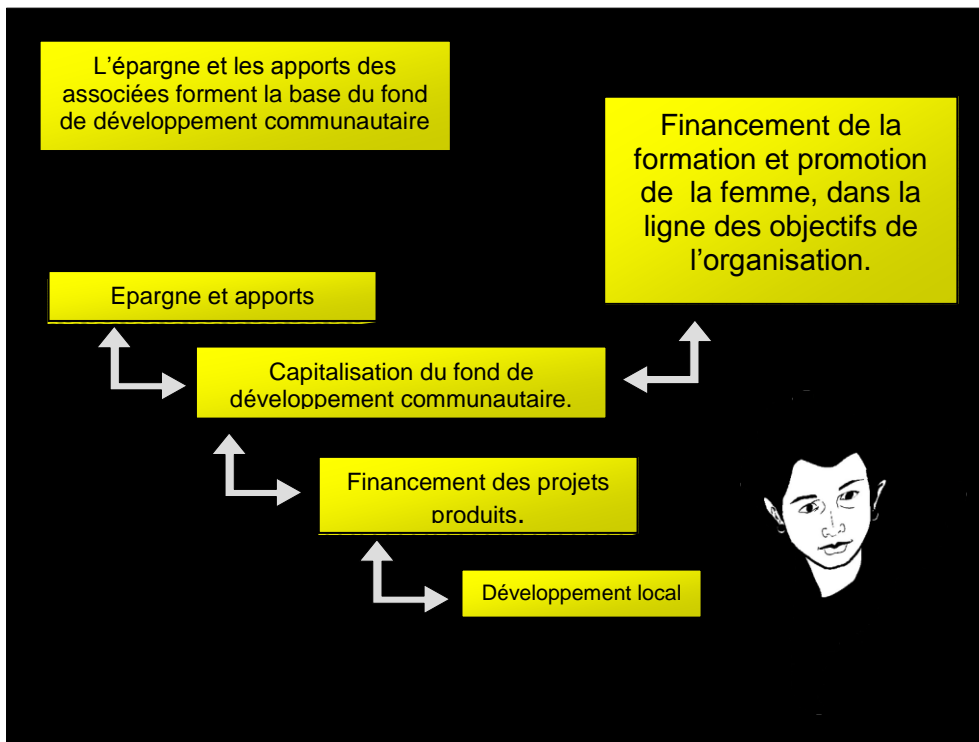
En 1993 ce réseau apparut comme une alternative au c t élevé des produits de consommation basique. Avec l'introduction du programme PROENCA, les femmes adhérentes à l'Organisation Santa Marta purent développer leurs propres activités économiques avec la création de ce réseau commercial.

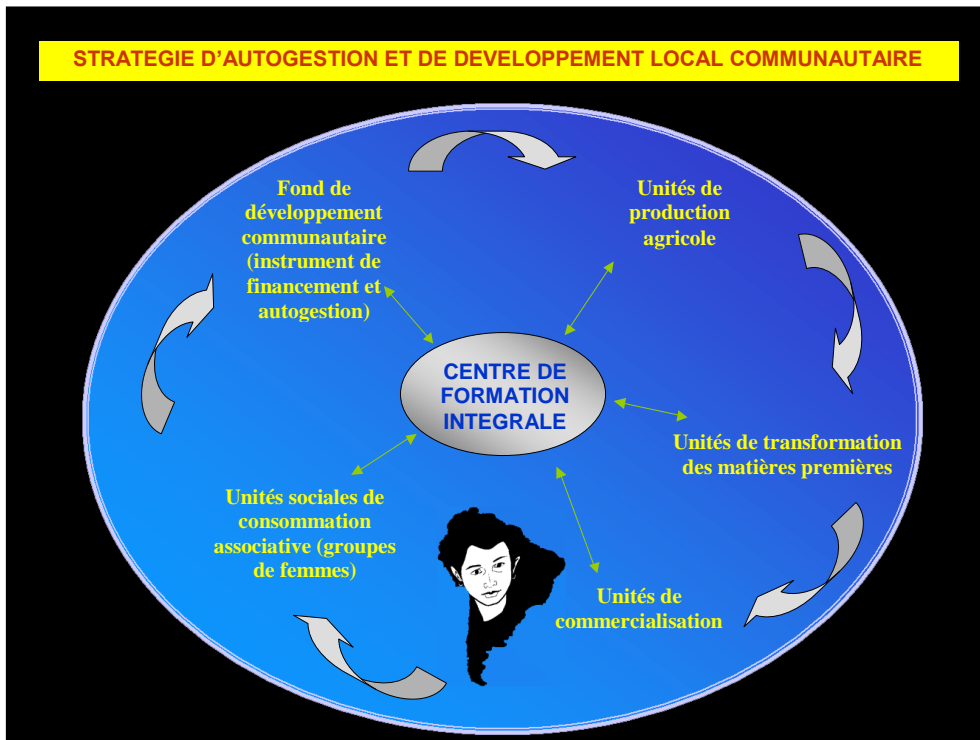
Pendant les 12 dernières années, plus de 4000 familles ont profité de la vente d'aliments à un bas prix, et ont pu pallier la précarité économique dans laquelle elles vivent. Actuellement, ce réseau de Commerces Communautaires maintient un service orienté vers le public en général et un autre vers les adhérentes de l'Organisation de femmes. Le service à tout le public est connu comme "le magasin ouvert". Ces magasins se sont constitués en tant que micro-entreprises familiales et fonctionnent dans 36 communautés. D'autre part, existe le service pour les membres à travers le système "fermé", auquel on accède par le groupe local. A l'intérieur, les femmes membres peuvent acheter des aliments de première nécessité 12% moins chers et peuvent acheter à crédit ou au comptant. Ce système est le plus étendu dans toutes les zones car il permet d'avoir accès aux aliments avant la récolte. Quelques 3 000 familles bénéficient de ce service.



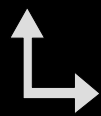
CENTRO DE ACOPIO.

DE LA ON FOURNIT ET ON CONTROLE TOUS LES MAGASINS COMMUNAUTAIRES





Le Centre de Formation Intégrale a pour but la formation et la qualification des femmes. Dans ce centre l'on donne tous les cours et ateliers nécessaires à l'exécution des projets de développement local. Actuellement il se trouve dans les locaux du Centre de Formation Professionnelle Sainte Claire d'Assise dans le village de Abdón Calderon.



Ce centre est soutenu par les professionnels locaux et par des volontaires qui viennent d'autres pays donner des cours et des ateliers.



Le centre s'autofinance en louant ses installations aux projets réalisés par les femmes et à d'autres institutions.

SUR LA PARTICIPATION DES HOMMES AU DEVELOPPEMENT LOCAL

La stratégie n'exclut pas les hommes. Pour équilibrer la participation, la Pastorale Sociale est chargée de travailler directement avec les paysans, dans le cadre d'une intervention plus générale où sont inclus tous les habitants des communautés

Depuis 1993, la Pastorale Sociale a développé un travail systématisé avec l'ensemble de la population, ceci fait partie d'un travail qui essaie d'équilibrer la participation citoyenne. Cependant, il faut dire que tous les projets développés avec la population non féminine ont un élément qui cherche à renforcer les échanges visant à ce que les femmes aient plus d'espace de participation.

"Dans une communauté où existe une organisation de femmes - dit Alfredo de la Fuente- surgissent toujours quelques problèmes de caractère social dans la participation. Beaucoup d'hommes se sentent déplacés et éprouvent de la jalousie. Pour empêcher ceci, depuis la Pastorale sociale, nous organisons les paysans et travaillons avec eux car nous savons qu'en définitive, il n'est pas bon de les laisser à l'écart. Les hommes peuvent gêner ou favoriser le travail de participation des femmes selon leur gré. C'est pourquoi nous les aidons aussi avec quelques projets ; les pêcheurs par exemple, les éleveurs et de nombreux producteurs. Mais nous exigeons toujours qu'il y ait un pourcentage de femmes participant aux projets et personne n'échappe aux réunions et activités de prise de conscientisation".

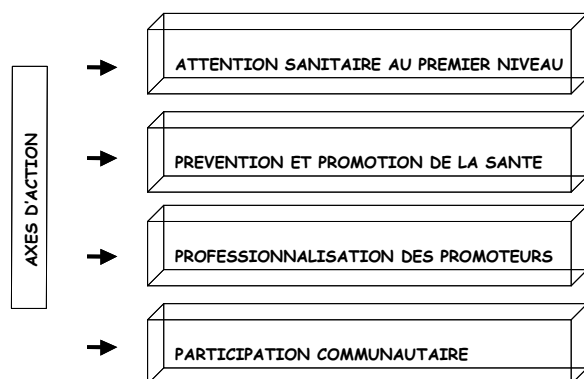
PROGRAMME DE SANTE COMMUNAUTAIRE

Le programme de santé actuel est le résultat de l'intégration de tous les services sanitaires que l'Organisation de Femmes Santa Marta et la Pastorale Sociale de l'Archidiocèse de Portoviejo ont développés au long de 10 années.

La Santé Communautaire est un composant nécessaire de ce que nous définissons comme Développement Local. La Santé Communautaire a pour objectif d'intervenir dans le développement des conditions sanitaires des communautés rurales. Pour cette raison, nos actions faites conjointement avec les populations de la campagne cherchent à intervenir dans l'aspect éducatif, formatif et participatif de la santé intégrale des personnes.

L'attention sanitaire de premier niveau inclut :

- La prestation des premières aides
- Soins et suivi des traitements
- Envoi vers d'autres centres médicaux
- L'attention médicale (par un médecin généraliste)



La prévention et la promotion de la santé sont les 2 composants basiques de la stratégie de l'intervention sanitaire dans la province de Manabi. Pour ceci se font des campagnes de prévention pour les maladies et d'information sanitaire dans les communautés.

La participation communautaire est une partie fondamentale du Programme de Santé car la participation active de la population des communautés dans les campagnes de prévention et de promotion de la santé

constitue le véritable moteur de toutes les actions d'intervention. Le Promoteur Communautaire



est chargé de promouvoir la

Les formatrices volontaires et les femmes promoteurs de santé en 2000

participation de tous les habitants des communautés.

Le service sanitaire demande l'intervention de personnel qualifié. Pour cela, le Programme de Santé examine le recyclage et la formation permanente de tous ceux qui interviennent dans la prestation de services de santé à la communauté.

Une des réussites les plus importantes est la construction de 17 maisons de Santé Communautaire grâce auxquelles on assure les premiers soins à une population de plus de 20 000 personnes. Ces centres d'attention sanitaire sont à la charge de l'organisation de la

zone et des groupes locaux qui gèrent et organisent le travail des Promoteurs de Santé. " Le programme de santé commença à fonctionner comme programme en 2000. Depuis 1993, nous avons commencé à travailler dans la promotion de la santé car avec l'apparition du choléra, toute l'organisation des femmes se mit à travailler dans les campagnes d'assainissement de l'environnement. La Pastorale Sociale avait lancé une campagne pour la prévention du choléra parce qu'il y avait déjà une épidémie et tous les promoteurs de la campagne de la Pastorale allèrent travailler avec les organisations locales. En partant de cela, profitant que venaient des médecins d'Espagne, nous avons demandé à une doctoresse de Jerez de La Frontera de nous aider à commencer nos consultations. Puis vint une doctoresse de Mexico qui donna un élan plus complet. Ce ne fut qu'en l'an 2000 que nous pûmes dynamiser l'action sanitaire que nous unîmes au service de pharmacies communautaires avec une attention plus spécialisée dans les centres de santé que l'Archidiocèse mit en place. Le plus important est celui qui fonctionne dans la « Casa Campesina » à Portoviejo. Ainsi on peut s'occuper de spécialités comme l'odontologie, la pédiatrie, la gynécologie et nous avons un service d'analyses de laboratoire. L'année prochaine, en 2006, on pourra faire des interventions chirurgicales simples.



La dynamique actuelle du Programme de Santé demande beaucoup de coordination, c'est pourquoi nous avons délégué des responsabilités au sein de la structure sociale de l'organisation de femmes au niveau provincial. " Avancer dans un programme de santé est une tâche difficile et compliquée. Pour cela nous avons désigné des responsables dans toutes les communautés et les femmes commencent à avoir tout le contrôle des Maisons de Santé et de tout ce qui est en relation avec la présence médicale. Elles organisent les visites des médecins et le Promoteur les accompagne et suit les fiches des malades. Quand un patient vient à demander une consultation, le Promoteur le reçoit d'abord, il effectue la visite, mais si c'est un cas difficile, il l'envoie au médecin qui l'ausculte dans le dispensaire si c'est très urgent, et sinon il attend que la visite se fasse dans sa communauté. C'est un bon service qui se complète avec les médicaments qui sont peu chers. Dans les Maisons de Santé, les médicaments coûtent presque la moitié des prix pratiqués dans une pharmacie de la rue".

De nombreux projets réalisés dans le cadre du Programme de Santé Communautaire ont été financés par des entités internationales.

"La plupart des projets de santé comme celui des maisons ou celui de la formation de promoteurs ont été appuyés par la ONG Infirmières pour le Monde. Nous avons avec



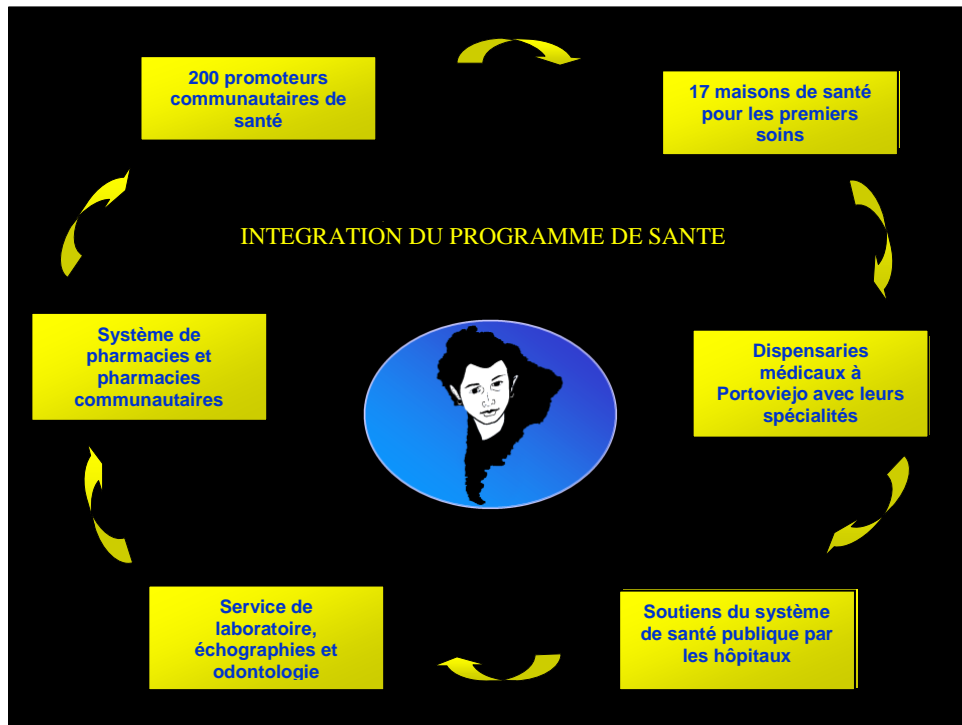
eux une convention de collaboration pour la présentation de projets et pour l'envoi de volontaires. Cette année nous avons terminé le projet des maisons qui fut financé par la Junta de Comunidades de Castilla La Mancha et un autre de formation par le gouvernement de Navarra. Nous avons aussi l'appui permanent d'infirmières qui participent à l'Association Manabi de Madrid. De fait, elles furent les premières à venir former les promoteurs en 1997".



**Atelier de
Formation de
Promoteurs de
Santé
en 2000**

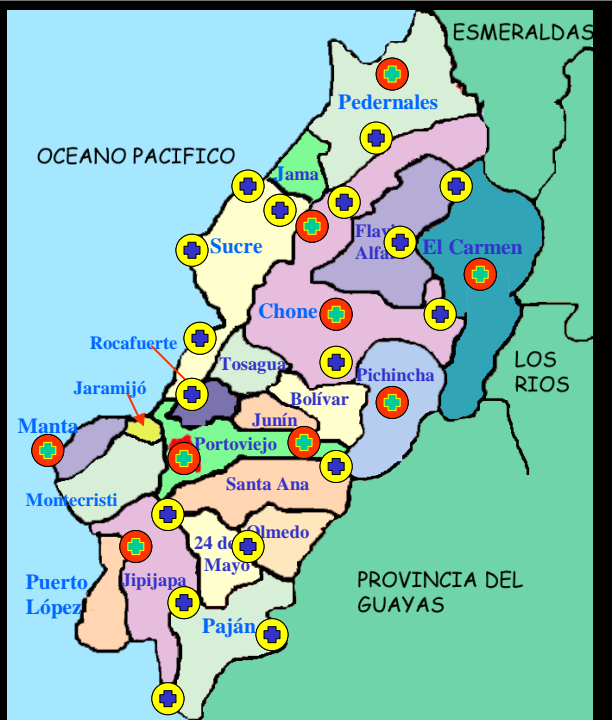
**Réunion de
Travail en
2001**





LOCALISATION DES MAISONS COMMUNAUTAIRES DE SANTE ET DISPENSAIRES

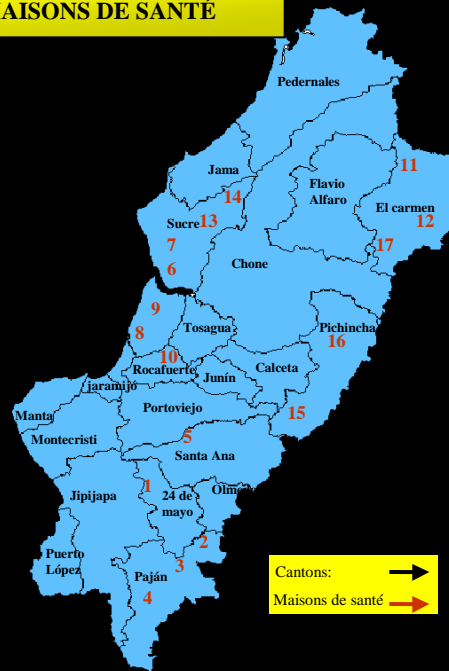
Dans les maisons communautaires ☒ on donne les premiers soins, on réalise les activités de prévention et on dirige les patients vers les dispensaires et les centres de santé de l'archevêché de Portoviejo et dans les hôpitaux publics. 📍



LOCALISATION DES 17 MAISONS DE SANTE



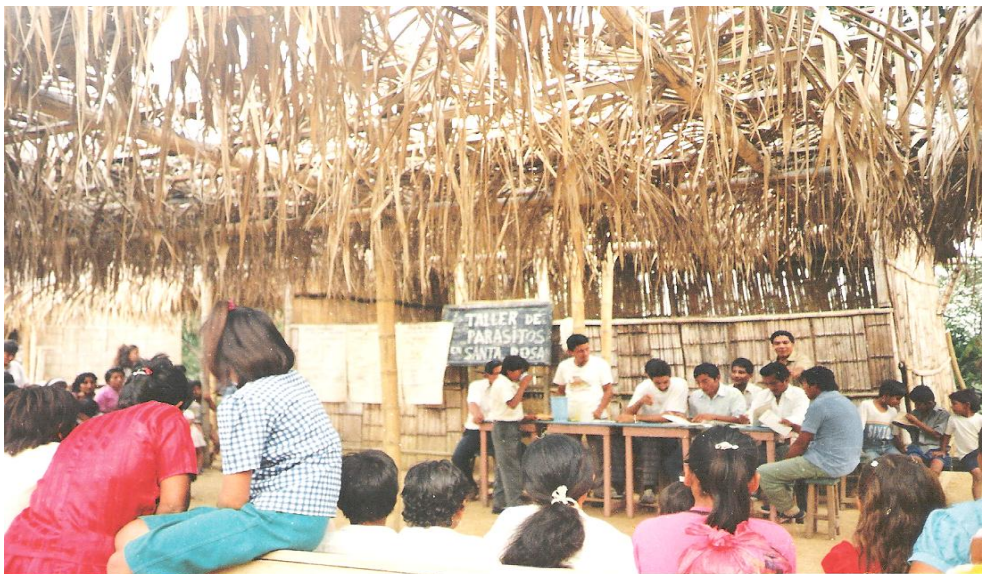
1. Comunidad San Bartolo
2. Comunidad Peripa
3. Comunidad Gebal
4. Comunidad La Victoria
5. Comunidad Camino Nuevo
6. Comunidad Cascano
7. Comunidad La Badea
8. Comunidad Pajonal
9. Comunidad Los Caras
10. Comunidad Guanábano
11. Comunidad La Restrepo
12. Comunidad Colonape
13. Comunidad La Florida
14. Comunidad Piquigua
15. Comunidad Piedra Fina
16. Comunidad Las Torres
17. Comunidad Santa Maria



PROGRAMME D'AIDE ET D'ASSISTANCE HUMANITAIRE

Former une conscience solidaire chez les femmes est un des buts que Mme Reina poursuit. Et pour l'atteindre, elle s'appuie sur les projets de développement économique et éducatif qui surgissent des premières nécessités des groupes.

Pour Mme Reina, la seule conscience de la femme, comme sujet social, ne se réduit pas à des termes abstraits : " la femme doit être un sujet social, humain et solidaire, assure-t-elle. Pour réussir dans ce sens, la pratique solidaire est indispensable puisque la solidarité est la base de la conscience de la femme, comme mère, comme fille, comme épouse". Solidarité, pour elle, signifie appui, critique, fermeté et effort. Et elle est sûre que les femmes ne pourront pas trouver leur véritable émancipation si elles n'imprègnent pas leur



Campagne de lutte contre les parasites pour enfants

lutte de cette humanité qui les caractérise, qu'elles ont depuis toujours et qui leur fait posséder le don de sensibilité. Par exemple la création d'un réseau de Magasins Communautaires a pour objectif non seulement que les familles pauvres aient des facilités pour avoir des aliments mais aussi que les groupes de femmes s'insèrent dans le processus de changement comme une force sociale importante, solidaire et sensible et qu'en plus ils prétendent à des changements qu'ils soient capables de mener.

" Tous les projets qui se font à partir de la femme ont pour principe de rendre un service face aux nécessités les plus urgentes des communautés. Ce service part du principe de solidarité qui nous amène à organiser les gens pour atteindre le changement dont l'humanité a besoin en ces temps difficiles. La femme qui travaille en équipe démontre qu'elle est capable de concilier des intérêts, d'articuler des points de vue et de plus de donner des réponses aux nécessités que la population demande de nos jours. D'autre part, la femme apparaît comme un sujet de transformations, car elle dirige ces nouvelles formes de changement, dans la pratique et cela donne plus de sens à sa lutte pour l'émancipation. Notre expérience est que les hommes commencent à nous voir en tant que personnes capables d'entreprendre des travaux. Et cela nous donne plus d'opportunités pour transformer notre propre situation et celle des gens pauvres".

L'ensemble des organisations locales forme un réseau social d'appui à la population en cas de catastrophes et dans les campagnes d'assistance humanitaire et c'est , pour Mme Reina, la base de la solidarité : " quand arriva le cyclone "El Ni o" , toute



Campagne contre le choléra, en 1993



Campagne contre le choléra, en 1993

l'organisation se mit au travail, et les projets que nous fîmes alors, nous les avons orientés de façon à faciliter la récupération économique des familles atteintes, nous avons distribué de la nourriture au travers des magasins communautaires, nous avons donné des médicaments à travers le réseau de Pharmacies Communautaires et je crois que c'est une démonstration de notre promesse avec les autres car nous avons partagé ce que nous avons".

PROGRAMME DE FORMATION SCOLAIRE ET PROFESSIONNELLE

Le centre de formation professionnelle "Sainte Claire d'Assise" dans la localité de Abdon Calderon, est un modèle qui reflète le niveau d'investissement des femmes, de la solidarité communautaire ainsi que de la projection de nouvelles générations de femmes émancipées.

" Quand nous avons commencé à travailler pour construire une garderie, nous n'avions pas idée de la responsabilité que nous avons maintenant. Les femmes voulaient, comme groupe, rendre service à la communauté. On pensa à un jardin d'enfants et garderie à la fois, car c'est une zone où se trouvent de nombreuses familles ayant besoin d'un lieu pour y mettre leurs enfants. L'Etat ne couvre pas tous les moyens de la population et les garderies privées sont hors de portée des gens pauvres. Donc elles trouvèrent un terrain et construisirent un local avec l'aide d'un maçon qui leur expliqua comment le faire. Cela fonctionna ainsi pendant un an jusqu'à l'obtention de l'appui du Diocèse de Lody, en Italie, et on construisit un édifice aux normes. Puis surgit l'idée de profiter davantage des installations et nous avons créé les spécialités d'informatique, de couture et esthétique. En réalité, l'idée était de former les filles en comptabilité, archives et dactylographie. C'est une idée que j'ai prise au Guatemala. C'est un centre où peuvent venir les filles qui n'ont pas de ressources économiques et qui leur permet de continuer à étudier au-delà de l'école primaire. Et il est

dommage que n'ayant pas d'opportunités, elles cherchent un mari à 15 ans".

Sa grande sensibilité pour les jeunes femmes de Manabi vient de son expérience de femme adolescente. Quand elle termina l'école primaire, sa mère ne put lui payer des études et à 14 ans



Centre de Formation Professionnelle Sainte Claire d' Assise

elle dut travailler comme employée de maison pour se payer l'institut où elle fit une formation de secrétaire.

" Pour une famille qui n'a pas assez d'argent, soit par manque

de travail, soit parce que l'argent gagné en faisant 10h par jour ne suffit pas, il est quasiment impossible d'envoyer ses enfants étudier. Ma mère travaillait de 8h du matin jusqu'à 10h du soir et elle avait à peine de quoi acheter les cahiers. Moi, j'ai dû me sacrifier et passer de l'école primaire à la recherche d'un travail. Et une fille de 14 ans ne peut que faire le ménage ou laver le linge. De plus mal payée parce que femme, adolescente et nécessiteuse. On n'a jamais parlé d'hommes domestiques que l'on emploie pour laver le linge, pour repasser ou faire la cuisine. Cela a toujours été le travail des femmes. Cependant si une femme a l'opportunité

d'étudier, elle se trouve dans une autre situation. Malheureusement, je ne peux pas dire à l'égal de l'homme mais avec de meilleures conditions et traitements ; malheureusement nous vivons dans une société qui qualifie les gens selon le prix du vêtement ou le diplôme obtenu. Peu de gens cherchent à savoir si la personne a eu la possibilité d'étudier ou d'apprendre un métier".

Le programme d'éducation fait partie d'un travail d'aide aux femmes de la campagne, pour favoriser la formation professionnelle.

L'Organisation de Femmes gère le Centre de Formation Professionnelle Sainte Claire d'Assise, fondé en 1996, et qui assurent des cours d'enseignement secondaire et des métiers pour l'intégration professionnelle.

" A Manabí, dit Mme Reina, les hommes généralement, après avoir terminé le primaire, doivent chercher un travail pour aider leurs parents à entretenir le reste de la famille. Mais les femmes, non seulement doivent arrêter d'étudier, mais en plus sont enchaînées à la maison, à servir le père et les frères si elles ne trouvent pas de partenaire. C'est ce qui arrive à la plupart, du moins dans ces pays-ci. A 14 ou 15 ans elles partent avec le fiancé et à 20 ans elles ont déjà jusqu'à 3 enfants. Et si en plus, cela se passe mal dans leur couple, car elles n'ont pas de métier ou un niveau d'éducation qui leur permette de trouver du travail, elles se voient condamnées à supporter de mauvais traitements. Et celles qui veulent se libérer doivent s'occuper des enfants. Avoir un enfant

en garderie payante est un luxe éloigné pour toujours de la réalité de ces familles appauvries".

" Dans les centres où nous travaillons nous avons ajouté un horaire pour que les adolescentes aient l'opportunité de connaître le milieu dans lequel elles vivent, leurs avantages et désavantages. Nous travaillons la conscience de la femme depuis le plan social, culturel, économique et politique. Tous ces thèmes ont pour but de leur donner un futur différent. Aux centres viennent des femmes célibataires, mariées, avec enfants ou sans. De cette façon, on fait un échange d'expériences qui, par la suite, motive pour chercher d'autres chemins pour survivre et conduit la femme à l'émancipation. Bien sûr, cela ne veut pas dire que tout soit parfait. Nous nous sommes beaucoup enrichies en commettant des erreurs et en réussissant.



PROGRAMME DE VOLONTARIAT, UNE OPPORTUNITE POUR RENFORCER LES LIENS AVEC DES PEUPLES AMIS

Du centre de la ville de Portoviejo, on peut apercevoir de nombreuses collines dans les alentours, saturées de petites maisons en « caña » où vivent les gens les plus pauvres de cette zone urbaine. Ce sont des quartiers qui rendent compte du degré de misère qui existent dans quelques endroits d'Equateur. A part le service d'électricité, il n'en existe aucun autre. Les habitants doivent acheter l'eau aux propriétaires des voitures citernes chaque jour de leur vie. Cependant, en ces endroits, vit le type de gens que Mme Reina aide, car, selon elle, ce sont des gens que la condition de pauvre pousse à chercher de nouvelles formes de survie. Elle le sait par sa propre expérience, car elle a grandi dans de tels quartiers. Un de ces nombreux quartiers érigés sur les flancs des collines est celui de San Pablo où les femmes se sont organisées pour chercher les chemins de l'égalité.

« Ces quartiers marginaux sont ceux qui ont le plus besoin de l'aide que nous pouvons donner aux familles les plus pauvres, avec le Programme de La Femme. Là-bas, les gens s'intègrent facilement. Surtout s'il s'agit d'améliorer leur vie. Les femmes du centre El Rocío, par exemple, sont celles qui élaborent la poudre de cacao qu'on distribue avec le Programme de Petit Déjeuner Scolaire qui donne à manger à près de 22 000 enfants dans la campagne de Manabí. D'autre part, avec ce que nous leur avons donné, ils ont monté un atelier de couture et un magasin où se

vend le produit de leur travail. Et, en tant que femmes, elles ont beaucoup avancé dans l'intégration ».

A chaque fin d'année, Mme Reina organise ce qu'elle appelle « convivialités de Noël ». Ce sont des rencontres où les femmes



partagent non seulement la joie de ces fêtes mais elles y amènent aussi le reste de la famille. Dans ces réunions, sont organisées des actions culturelles. Il

est habituel d'y représenter des saynètes où on retrouve les expériences de la vie quotidienne, ainsi que les soucis provoqués par les  v nements sociaux, économiques, culturels et politiques.

« Chaque groupe organise une réunion. Quelquefois se joignent d'autres groupes surtout quand il s'agit de centres de la même zone. Ces rencontres sont meilleures car intervient un échange non seulement entre les femmes mais aussi avec leurs maris. On y raconte ses expériences et ses problèmes. Et cela donne de la force à l'organisation communale car les gens prennent conscience que les problèmes économiques et sociaux sont l'affaire de tous. D'un autre côté, avec ces fêtes, nous tentons de raviver ces valeurs culturelles oubliées peu à peu pour différentes raisons ».

Quand nous sommes arrivés à la fête, la musique était assourdissante mais personne ne semblait g n . Au contraire, il

semblait que dans chacun se pénétrait du son des « merengues » par tous les sens et cela leur faisait bouger les pieds, les mains et la tête sur un rythme très particulier. Le local était décoré de ballons



et de guirlandes de toutes les couleurs. Les femmes avaient revêtu leurs plus beaux habits. Certaines avaient acheté une tenue pour cette occasion si spéciale. De temps en temps, les rires paraissaient étouffer la mélodie qui sortait du petit magnétophone portable. Cependant autour de cette construction en canne et

tôles de zinc, on pouvait voir toutes les raisons qui amènent les femmes à s'organiser et à lutter pour changer leur état de pauvreté : des familles de 12 membres, entassées dans des pièces de 3 mètres sur 4. Des pièces sans sanitaire, sans eau potable, avec un ou deux lits pour les parents et les enfants. Ces conditions, il faut le dire, ont été la cause de migrations vers des lieux lointains à la recherche de meilleures opportunités.

« C'est un quartier de gens très battants - dit Mme Reina, lors d'une conversation qu'elle avait avec deux volontaires arrivés d'Espagne ». La fête a entraîné pour ces femmes des dépenses qu'elles devront partager. Certaines se sont endettées pour acheter

une robe neuve, mais c'est la philosophie du pauvre : on vit le jour d'aujourd'hui et on attend demain. Ce n'est pas qu'on ne pense pas au lendemain. La vie du pauvre est incertaine et ce jour-là ils ont besoin d'être heureux, d'oublier le rein malade car ils n'ont pas d'argent pour se faire soigner. De toute façon, leur vie est engagée avec les maîtres de l'argent. Et d'un autre côté, c'est un des nombreux événements où on apprend davantage sur les gens et où on a la possibilité d'établir une relation plus proche avec chacune d'entre elles. C'est un lieu où les gens font plus attention aux



idées de changement car c'est le moment où on respire la vraie liberté, la liberté d'être.... Qui peut leur interdire d'oublier leur misère ? Ces gens ne peuvent se payer le luxe de voyager et de connaître d'autres cultures. Et ceux qui vont aux Etats-Unis ou en Espagne cherchent une opportunité différente ; parfois en pensant que là-bas ils vont trouver du travail et qu'ils pourront sortir leur famille de la misère. Racontez comment est l'Espagne, comment ils vivent en Europe et partagez vos espérances. J'ai vécu en

Europe mais il vaut mieux que ce soit vous qui racontiez plutôt que moi ».

Voici la façon de Mme Reina d'introduire les volontaires sur la scène de Manabí. Pour elle, ce qui compte, ce n'est pas que 50 ou 70 volontaires à l'année viennent participer aux travaux communaux, mais ceux qui viennent doivent s'imprégner de cette réalité et contribuer dans le futur à la transformation de la réalité du monde.

« Le programme de volontariat a pour objectifs : renforcer les liens d'amitié et la collaboration entre les pays, promouvoir



Projet de création de micro-entreprise de cacahuète

l'échange culturel et l'échange d'expériences, sensibiliser les gens à propos de l'injustice mondiale, développer le réseau d'appui aux femmes et divulguer les objectifs et les réussites de notre travail ».

Pendant les 15 dernières années par Manabí sont passés 1975 volontaires. La plupart viennent de France et d'Espagne principalement. Pour cela, nous avons l'appui du Consortium Manabí en Europe qui canalise tous les accords d'envoi de volontaires avec les associations non gouvernementales, les paroisses et groupes d'amis.

« Les volontaires pour la plupart, dit Mme Reina viennent pour acquérir une expérience qui donne plus de sens à leur vie. D'autres, très peu, viennent voir ce qu'il y a, comment est l'endroit, puis ils s'en retournent et on ne sait plus rien d'eux. Pour nous, ce qui importe est que ceux qui viennent aient bien clair dans



leur tête qu'ici on vient accompagner et participer à un projet qui chemine depuis plus de 20 ans ; je le précise car beaucoup d'entre eux font une crise quand ils ne trouvent pas ce

à quoi ils s'attendaient ou ne comprennent pas que l'on ne fasse pas ce qu'ils croient devoir être fait. Il est difficile , pour les gens d'ici qui ont leur propre rythme de travail, de concilier et de

traiter leurs méthodes de travail, leurs façons d'intégrer le travail quotidien avec les tâches organisatrices et beaucoup de volontaires méconnaissent cette réalité et ne comprennent pas que les gens, au lieu d'acheter de la nourriture, s'achètent un vêtement ou parce que le jour d'arrivée du volontaire, on tue l'unique poulet et on le lui offre alors que les enfants voient qu'il a du mal à le manger. C'est pourquoi je les emmène à la fête et là je leur explique certaines choses ».

Le programme de volontariat date de 1993, en Navarra, là où Mme Reina se trouvait pour avoir des contacts. « Je voulais que les gens qui nous aidaient voient ce que nous faisons, où allait l'argent qu'ils nous donnaient et qu'à partir de cela, se génère plus de solidarité , c'est à dire plus de gens qui nous aident. Cela a fonctionné car quelques personnes qui nous accordaient leur appui inconditionnel vinrent, prirent connaissance, se mirent en relation avec les communautés et purent vérifier la destination des fonds recueillis. A partir de ce moment-là, les collaborations et les aides augmentèrent. Sans cette aide nous aurions eu plus de travail pour faire avancer notre organisation ».

Une des caractéristiques de ce programme est que les volontaires assument tous leurs frais, ainsi que leur séjour dans les endroits où ils travaillent sauf s'ils restent longtemps dans les communautés ; ce sont alors les familles organisatrices qui se chargent de les nourrir. « Nous demandons aux volontaires qu'ils paient tout car nous n'avons pas de quoi couvrir les frais d'hébergement. Par ici passent quelques 70 volontaires par an et cela supposerait de gros frais. Dans les communautés on leur donne

un toit et la nourriture, mais pas plus ; quand ils restent à Portoviejo, ils assument leurs frais sauf l'hébergement. Nous offrons l'hébergement car nous avons La Maison de La Femme où les volontaires dorment et ont le nécessaire pour cuisiner. Celui qui vient le fait par conviction et non pour autre chose. Pour nous le volontariat est important car il nous aide à montrer une autre façon de vivre, d'autres cultures et d'autres connaissances ».

**APPUYER LA PARTICIPATION ACTIVE DES FEMMES DANS LA
SOCIETE EST UN OBJECTIF DU PROGRAMME DE PROMOTION ET
DEVELOPPEMENT DE LA FEMME**

Chaque année, le 14 novembre, plus de 6000 femmes qui font partie de l'Organisation de Femmes de Santa Marta, envoient des représentantes à Portoviejo pour réfléchir sur la problématique de la femme, pour revoir tous les projets socioéconomiques ainsi que pour planifier toutes les activités de l'année suivante.

Réunir plus de 200 déléguées demande un grand degré d'organisation. Beaucoup d'entre elles viennent d'endroits éloignés les obligeant à marcher plus de 7 heures pour rejoindre la route la plus proche et pour prendre l'autobus qui les emmène jusqu'au lieu de rendez vous. Elles présentent leurs propres projets et désirs. Et toutes

parlent de la lutte que Madame Reina définit « comme impossible de revenir en arrière ».

« Bonjour à toutes. Vous me



pardonnerez les erreurs. Je voulais seulement vous souhaiter la bienvenue et je suis émue. L'une des avancées de cette année a été l'incorporation de davantage de femmes à l'Organisation de Femmes. Et si Dieu le veut, beaucoup veulent s'inscrire pour se prévaloir de notre projet. Au nom de toutes celles qui forment l'Organisation de Femmes, je veux remercier Madame Reina et la Pastorale Sociale pour le soutien qu'elles nous donnent. Merci infiniment ».

Des discours comme ce dernier se répètent tous les ans. La présentatrice, une femme brune, aux yeux désespérés, vêtue d'une simple robe jaune mais très élégante, est arrivée de Pedernales.

Madame Reina avait prévu que moins de 100 femmes viendraient à la réunion car le coût que suppose pour beaucoup de venir de chez elles jusqu'au lieu de réunion peut être supérieur à 4 jours de salaire pour n'importe quel travailleur rural. Cependant assistèrent à cette réunion 292 représentantes de plus de 130 groupes. Toutes prêtes à laisser de nouvelles empreintes dans leur long chemin   la recherche de l'émancipation.

« Nous avons avancé peu à peu tout au long de 2005, dit Mme Reina. Jamais autant qu'aujourd'hui, nous pouvons dire que les pas que nous avons donnés n'ont été plus que certains.

Beaucoup de femmes sont sorties de leur état marginal, dans le milieu familial et d'autres sont sur le bon chemin. Mais souvenez-vous qu'il reste encore beaucoup à faire. Maintenant, nous voyons même de nombreux maris participer, même si c'est seulement parce que leur épouse devient le moyen par lequel obtenir des

crédits pour la culture. Mais je ne doute pas un instant que nous avons atteint la conscience de beaucoup d'entre eux ».



Pour Mme Reina, l'inégalité entre hommes et femmes résulte du fait que de nos jours, l'homme est toujours l'essieu économique grâce auquel les familles réussissent à survivre, c'est-à-dire, c'est lui qui est rémunéré pour son travail et qui apporte à la maison les moyens pour la famille de se nourrir, s'habiller, s'éduquer etc. par contre, la femme reste reléguée au deuxième plan car le travail d'éduquer, repasser, et maintenir tout en ordre n'est pas rémunéré et donc pas reconnu. Par conséquent, incorporer la femme à un programme qui lui donne accès à une formation et éducation libératrices et qui fasse en sorte qu'elle se transforme en un sujet capable de ramener de l'argent au foyer est une des principales actions dans la recherche d'une participation démocratique et équitable .

Ce à quoi elle dit : « jusqu'à maintenant, malgré les changements globaux qui interviennent, l'homme continue d'être celui qui maintient économiquement la famille, celui qui obtient les meilleures places et surtout à la campagne, celui qui gagne le plus. Un paysan dans la région de Manabí peut gagner jusqu'à 3 ou 5 dollars/jour, mais une femme, seulement parce qu'elle est femme, gagne la moitié. Et comme cette société est machiste, la femme qui ne va pas travailler aux champs, reste chez elle à s'occuper des enfants, à les nourrir, à faire tous les travaux ménagers sans que ce travail ait une valeur monétaire. C'est pour cette raison que l'homme impose les conditions, commande et la femme obéit. Mais quand la femme commence à apporter de l'argent à la maison, l'homme voit son pouvoir diminuer et cela demande un équilibre. Amener de l'argent au foyer ne veut pas dire que le problème soit résolu. C'est seulement un moyen pour la femme de rencontrer moins d'obstacles. Ici, suivre cette stratégie nous a servi, mais il est possible que dans d'autres sociétés, ou autres conditions, cela soit différent. L'indépendance économique malheureusement s'associe à la liberté. Pour cette raison, la femme doit avoir d'autres éléments de formation qui l'amènent à comprendre son rôle au foyer et à prendre conscience de ses droits. La femme doit comprendre que sa vie ne se termine pas par le fait d'avoir 4 ou 7 enfants. Elle doit savoir qu'en plus d'être mère au foyer ou épouse, elle peut se préparer et être utile dans la construction d'une nouvelle société. A Manabí, la femme commence à sortir de sa torpeur mais il reste beaucoup à faire. Et la recherche de l'émancipation ne signifie pas s'opposer au mari,

mais doit tendre à instaurer une bonne relation dans le couple. Elle doit générer amour, compréhension, solidarité et prise de conscience ».

Une des nombreuses activités des femmes pendant les assemblées est de porter témoignage de leur situation. Témoignages qui parlent de mauvais traitements, de marginalisation, d'exploitation et souvent d'espoirs perdus mais finalement récupérés quand on arrive à prendre conscience que les choses peuvent et doivent changer.

Une femme d'une quarantaine d'années, appartenant au Centre de Femmes Retiro de Mejía, raconte : « une compagne était battue par son mari qui la laissait couverte de bleus par les coups qu'il lui donnait sous le seul prétexte qu'elle ne lui préparait pas le repas comme lui le voulait. Or un jour, cette femme arriva à la réunion avec le visage contusionné. Nous allâmes toutes alors chercher le mari car, comme vous le savez, plus il y a de monde, plus on se sent soutenu. Nous l'avons menacé, s'il recommençait, de lui mettre une « volée », . Et grâce à Dieu, il ne l'a plus battue ».

Une autre femme, qui laissait entrevoir dans son regard déchiré de nombreuses marques de douleur, raconte : « mon mari ne me laissait pas sortir, pas même au coin de la rue. Il était jaloux et de n'importe qui. Je ne pouvais voir personne parce qu'il me battait. Et moi je ne faisais rien. Je n'étais pas partie à cause des enfants. Ma mère me disait de le laisser et de partir. Mais on est bête, ou c'est pour les enfants ou parce qu'on ne sait pas trouver du travail. J'ai fini par le laisser. Il me suppliait de revenir. Il disait qu'il ne

recommencerait plus. Et je suis revenue. Et tout a recommencé. Je l'ai laissé à nouveau mais cette fois-là pour toujours. Je suis donc rentrée dans le groupe de femmes et, là, grâce à Dieu et à l'appui que l'on me donne, j'essaie de m'en sortir ».



« Moi, par contre, dit une autre femme, mon mari m'a aidée. Il n'est pas très tranquille parfois quand je viens aux réunions mais il ne dit trop rien. Comme on vient ici pour apprendre ce que l'on ne sait pas. De bonnes choses. Et comme bien sûr, ici, entre nous toutes, nous nous aidons pour améliorer les cultures ou l'élevage de poulets, mon mari s'est habitué à ce que je sois dans ce groupe. Nous avons aussi les magasins communautaires et lui-même participe au nettoyage et nous aide à faire les comptes ».

L'objectif stratégique de l'Organisation de femmes est la pleine intégration des femmes au milieu social, économique, politique et culturel du pays. Atteindre cet objectif passe par la résolution des

problèmes comme la maltraitance, l'accès au travail, l'éducation, la formation et le droit à la santé.

« Dans le cadre de nos actions, affirme Mme Reina, nous cherchons à influencer dans le développement de tous et toutes. Pour cela, nous avons

établi des mécanismes de transmission directe avec les villages non organisés, qui bénéficient de nos actions de développement.



Dans la stratégie de la promotion de la femme, l'Organisation a impulsé la participation active des adhérentes sur 5 niveaux :

1. la femme comme sujet de crédit
2. la femme comme liaison économique entre la famille et la société
3. la femme comme moyen de transmission et d'éducation en valeurs sociales
4. la femme en tant que sujet social actif
5. la femme en tant qu'impulsion des changements culturels.

« Ce que nous voulons, dit Mme Reina, c'est que la femme soit ce moteur qui fasse fonctionner les communautés. Que ce soit elle

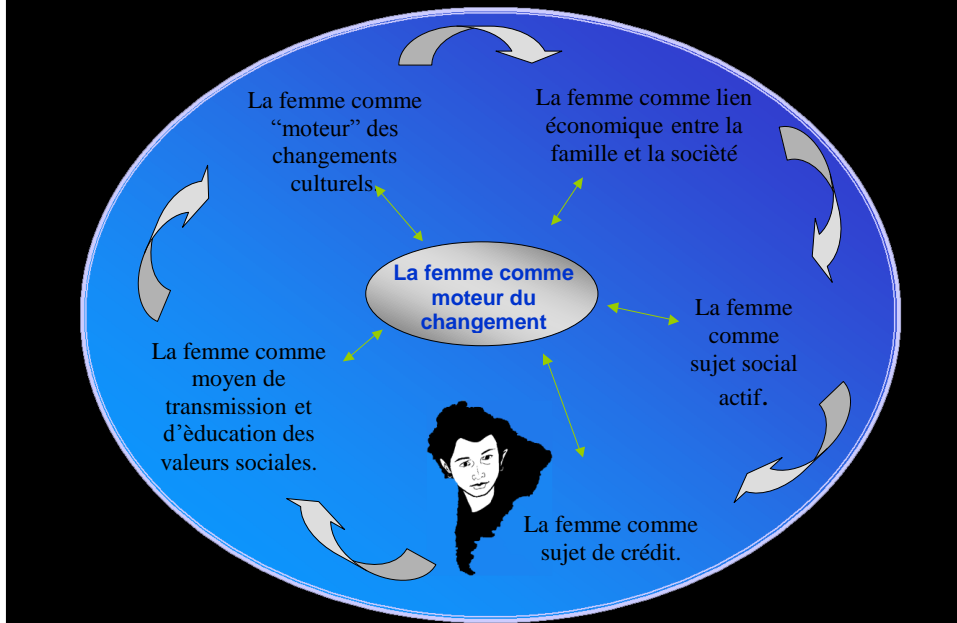
qui donne le rythme et transmette de nouvelles valeurs à la société à travers les enfants, puisque, encore maintenant c'est à la femme que revient la tâche d'élever les enfants, et il est prouvé que nous sommes responsables du machisme chez les hommes depuis leur enfance ».

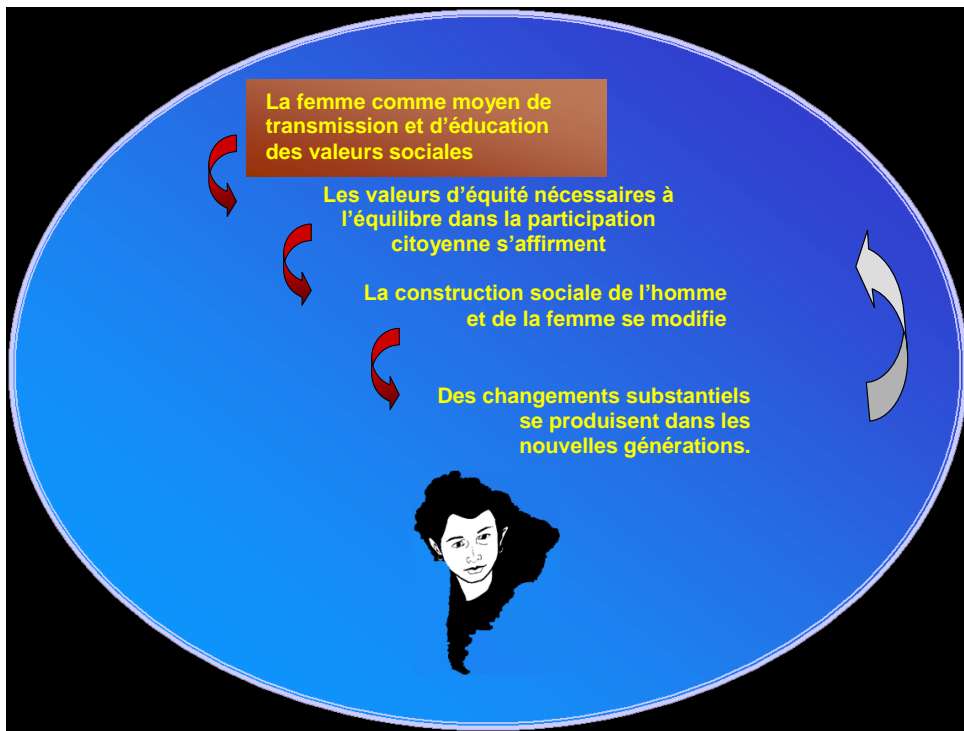
Dans cet ordre d'idées, l'Organisation de Femmes, de façon systématique et permanente, assure des cours pour la formation des leaders (responsables) qui sont préparées pour conduire la trame de toute l'organisation.

« Cela fait des années que nous préparons le chemin pour que l'on nous remplace dans ces travaux d'organisation puisque nous ne nous donnons pas pour vaincues par le temps et la fatigue, affirme Mme Reina. Jusqu'à maintenant, j'ai eu le rôle de dirigeante, d'organisatrice et de responsable de toutes les actions que nous réalisons, mais depuis 5 ans, nous préparons des responsables de zones et de groupes pour continuer ce travail. J'ai laissé de nombreuses années de ma vie et je sens que je suis enfin récompensée, car, lorsque je regarde le passé et que je compare comment nous étions cela fait 15 ans et comment nous sommes maintenant, je sais que mon travail n'a pas été vain et que nous parvenons au-delà de nos propres rêves, nous avons avancé, modifié notre « statut de femme ». Nous sommes allées au-delà de nos propres objectifs car de 8 femmes au départ, nous sommes maintenant plus de 6 000 ; nous sommes passées du fait de faire de l'artisanat et de parler de problèmes domestiques à parler de changements dans le système social et économique. Nous avons avancé, de cela, j'en suis sûre ».



Stratégie de travail pour l'introduction complète des femmes dans la société







A PROPOS DE NOS POLITIQUES DE PARTICIPATION

La porte d'entrée à l'organisation des femmes se trouve dans la propre communauté où on vit. Cependant cette porte peut être si étroite que parfois il est difficile d'y entrer. « À l'heure actuelle, dit Mme Reina, 136 groupes de femmes sont organisés dans toute la province. Parfois c'est toute la communauté qui est organisée, parfois ce ne sont que quelques femmes qui participent. Ceci est dû à ce que toutes ne peuvent pas passer le filtre que l'organisation de femmes a instauré pour inscrire de nouvelles adhérentes ».

Le processus d'intégration commence quand une ou plusieurs femmes veulent rentrer dans l'organisation ou quand n'existe pas un groupe bien structuré et que plusieurs femmes veulent en constituer un. Les critères sont les mêmes dans tous les cas : « quand existe déjà un groupe de femmes dans la communauté, c'est lui qui décide d'incorporer ou non la femme qui le demande. Et quand il n'existe pas de groupe, c'est l'organisation de la zone qui décide d'admettre ou non un autre groupe dans sa zone. Mais dans tous les cas, on suit des règles que l'on doit respecter au niveau personnel, c'est-à-dire que si ces règles ne sont pas respectées, on ne peut accepter personne ».

Généralement, quand une femme décide d'intégrer un groupe déjà formé ou si elle veut en former un, elle le fait, poussée par

l'idée qu'elle pourra obtenir des aides ou entrer dans n'importe quel programme d'organisation de femmes. « Certaines femmes viennent et disent ; je veux rentrer dans le groupe. Cette femme a vu l'expérience de ses voisines et sait que la plupart ont surpassé leur pauvreté, de plus leur mari ne les maltraite plus. Elle fait sa demande ; la première chose qu'on lui dit, c'est qu'on ne va rien lui donner et qu'elle doit passer par là où sont passées les autres. Alors elle devra commencer par régler les cotisations que toutes ont donné au groupe local. Ceci est important, car pour les adhérentes actives, l'égalité dans les bénéfices commence par l'égalité dans les responsabilités et l'accès au droit est accompagné de cette obligation. C'est la marque d'égalité entre les femmes ».



Réunion dans le village de Pajitas, en 2005

Cette partie de la philosophie du travail de Mme Reina part du fait que l'égalité ne peut fonctionner que si dans la pratique, des associées répondent à ces obligations et d'autres non. Donner une cotisation est très significatif dans le domaine de la participation, car cela suppose un énorme sacrifice pour beaucoup de familles. Souvent le mari n'accepte pas que sa femme donne un apport économique (un dollar par mois) même s'il sait que par la suite il recevra davantage en bénéfices, selon, dans la pratique, un barème qui permet de mesurer le degré d'implication des associées.

« Par ailleurs, continue Mme Reina, il est essentiel que les nouvelles arrivées participent activement dans tous les travaux de leur groupe, surtout dans ceux en relation avec la prestation d'aides à la communauté. Toutes ne le comprennent pas ; souvenons-nous qu'en général elles viennent dans le groupe pour voir ce dont elles peuvent profiter. Cependant, celles qui réussissent à supporter pendant 6 mois le fait de donner un apport au groupe et à sa communauté, sans recevoir de crédits ou seulement des aides ponctuelles en nourriture ou médicaments, finissent par faire leur place dans le groupe et par s'intégrer. L'avantage de ces femmes est qu'elles rentrent dans un groupe déjà formé et expérimenté, c'est donc plus facile. Mais dans le cas de nouveaux groupes c'est plus difficile. Certains restent dans l'œuf car ils n'arrivent pas à comprendre que rentrer dans l'organisation de femmes suppose des engagements et des sacrifices. Engagement car elles doivent se réunir constamment pour des actions de sensibilisation et de formation. Nous les formons et leur expliquons le nouveau rôle de la femme dans la

société et il est ardu de rompre avec les tabous et les habitudes. Par ailleurs nous les sensibilisons car en tant que femmes nous voulons qu'elles apprennent à être solidaires et comme femmes, à participer de façon collective à la réussite des objectifs que chacune possède. Donc celle qui ne veut que recevoir des aides immédiates et qui ne veut pas travailler à résoudre ses propres problèmes, nous lui disons simplement d'aller chercher ailleurs ».



Lorsque dans une communauté se trouvent des femmes qui veulent participer, une des conditions est qu'elles forment un groupe local, qu'elles se réunissent et qu'elles reçoivent une formation. Pendant 6 mois ou plus, elles n'ont pas accès aux crédits ni aux bénéfices que peut distribuer l'organisation sauf s'il s'agit d'aides urgentes.

L'objectif est d'équilibrer la participation entre les groupes anciens et les nouveaux, car les ressources que l'organisation, peu à peu, a recueillies et fortifiées, sont encore insuffisantes pour arriver jusqu'à toute la population faisant partie de l'organisation.

« Nous ne sommes pas intéressées par le fait de croître en nombre mais en qualité, dit Mme Reina . Nous pourrions avoir plus de 500 groupes. Chaque année nous refusons de nombreuses demandes car nous n'avons ni la capacité pour tous les absorber, ni les moyens économiques pour maintenir une organisation plus nombreuse. Pour l'instant, nous avons plus de 100 000 personnes dans toute la province, de façon directe et maintenant encore beaucoup voudraient rentrer. Le souci est que lorsque nous avons résolu les problèmes de la communauté, il rentre plus de femmes et à nouveau, nous devons travailler pour résoudre ce qui était déjà résolu. C'est une suite sans fin. Pour cette raison, lors de l'assemblée de 2005, nous avons décidé de fortifier le Fond de Développement Communautaire, pour consolider les micro entreprises et les micro projets de production agricole et artisanale ».

Dans ce sens, l'organisation de femmes a créé un Comité de Crédits, qui est chargé d'établir les critères pour l'accès aux prêts, de décider des taxes d'intérêt et les délais de remboursements.

« Le Comité » de Crédits décide à qui on prête et à qui non. Auparavant Don Alfredo et moi avions ce rôle, mais depuis la restructuration de l'organisation, cette tâche est assumée par des femmes élues dans les assemblées. L'assemblée décide aussi des critères et le Comité suit la ligne.



Réunion dans le village de Junin pour proposer de nouveaux projets de développement local.

LE RÔLE DE LA PASTORALE SOCIALE DE L'ARCHEVÊCHÉ DE PORTOVIEJO

Pendant le processus de construction de l'Organisation de Femmes Santa Marta, le rôle de l'église catholique fut très important. Ce rôle qu'elle a partagé depuis le début de la Pastorale Sociale fut fondamental puisqu'il a permis l'accès à presque toutes les communautés rurales de Manabí.

« Depuis la Pastorale Sociale de l'Archevêché, nous dit Don Alfredo de la Fuente, secrétaire de la Pastorale Sociale - Caritas - nous avons participé à la construction de l'organisation des femmes. Au début, nous participâmes au travers du programme alimentaire, sans prétendre créer une organisation comme celle qui existe de nos jours, mais plus comme une intervention de l'église en faveur des plus pauvres. Ensuite, Doña Reina, à travers le Programme de la Femme de l'Archevêché se mit à travailler, avec peu de moyens, car nous n'avions que peu à donner. Mais Mme Reina est têtue, elle obtint d'autres moyens et elle a réussi ».

L'archevêché de Portoviejo a parrainé beaucoup d'aspects dans l'Organisation Santa Marta, surtout en facilitant l'infrastructure nécessaire pour développer toutes les activités de formation. A propos de cela, Mme Reina nous dit : « depuis que nous sommes venus collaborer avec Monseigneur Ruiz, nous avons toujours reçu l'appui nécessaire en ce qui concerne l'infrastructure. Depuis la Conférence Episcopale, nous avons aussi un appui économique, bien que limité, et pour cette raison, nous avons dû nous bouger au

niveau international pour obtenir un financement pour les activités de production. Il faut savoir que l'Archevêché n'a pas beaucoup de moyens économiques et nous avons beaucoup grandi. Donc dans la pratique, nous avons une sorte d'arrangement avec quelques collaborateurs en Espagne, en France et en Italie pour structurer un réseau d'aide et ainsi pouvoir couvrir la plupart des besoins économiques ».

Pour Mme Reina, l'appui reçu de l'Archevêché de Portoviejo fut plus que fondamental : « le fait d'être avec l'Eglise a eu ses avantages. D'abord, il faut savoir que la plupart des personnes sont catholiques même si beaucoup ne pratiquent pas les valeurs chrétiennes et c'est un moyen de parvenir jusqu'à la conscience des gens, car si nous parlons de liberté pour la femme, nous parlons d'égalité entre les êtres humains et c'est une partie importante de la Doctrine Sociale de l'Eglise. Si nous parlons de solidarité, de changement, de participation, d'éradiquer les mauvais traitements contre les femmes, d'abolir la discrimination sexuelle, d'en finir avec la pauvreté et de permettre le développement, nous appliquons la doctrine catholique c'est-à-dire les principes chrétiens. Et dans ce sens, Monseigneur Ruiz a été fidèle et conséquent avec ces principes. C'est pour cette raison que nous sommes arrivés là où nous sommes, grâce à cet appui et à cette conviction. Je me souviens quand nous avons entrepris le commerce du café, il y a quelques années, nous avons eu des problèmes avec les grands producteurs qui allèrent jusqu'à nous menacer mais le fait d'être soutenus par l'Eglise nous a beaucoup servis. Ce sont des choses qui ne devraient pas arriver ».

Un aspect important, selon Mme Reina, c'est que « arriver jusqu'aux gens à travers l'Eglise, nous a permis de renforcer les valeurs chrétiennes et de les convertir en valeurs sociales. Des groupes économisent pour que d'autres sèment, c'est une valeur humaine et chrétienne très importante qui, dans la pratique, se traduit en valeur sociale ; en devenant quelque chose de naturel, cela devient une solidarité pensée, les gens réfléchissent sur du concret : ils disent : je vais prêter le peu que j'ai à ma voisine pour qu'elle survive et ils le font en toute conscience, et non pas spontanément mais après avoir réfléchi longuement. Ce qui en résulte est que celle qui a reçu le prêt apprend que la solidarité est quelque chose de normal et positif en plus du bien-être. Dans la province de Manabí existent de nombreuses associations, mais la plupart se vouent à réaliser de petits projets que ne construisent pas les sujets sociaux mais les individuels qui, à la fin, finissent par se battre pour le peu d'aides qu'on leur donne. Nous, en travaillant depuis l'Eglise, avons un but, celui que les gens changent. Voici notre projet à long terme ».

La Pastorale Sociale et l'Organisation de femmes n'ont formé qu'un seul corps tout au long du parcours du processus ; « nous savions que tous ceux qui nous regardent de l'extérieur ne partagent pas nos idées. Il y a des curés qui nous regardent avec méfiance, sûrement parce qu'ils voient des solutions à la pauvreté et à la marginalisation dans d'autre type d'intervention. En Europe des gens nous ont ouvert la porte parce que nous sommes chrétiens, et d'autres l'ont fermée parce qu'ils n'aiment pas nous voir liés à l'Eglise catholique. Mais dans la pratique, nous avons su

concilier toutes les positions. Notre projet est social. Nous ne sommes pas un ordre religieux. Cela ne veut pas dire que nous ne travaillons pas main dans la main avec les sœurs qui sont à l'Archevêché. Cela ne veut pas dire non plus que nous ne travaillions pas avec les curés dans les paroisses. Notre propos a toujours été le développement de la société dans tous ses aspects culturels, sociaux, économiques et politiques. Et cet essor passe par la transformation et la récupération de nombreuses valeurs humaines et chrétiennes. En ce sens, l'action de quelques prêtres fut très importante car ils ont contribué à renforcer ces valeurs dont nous parlons. La Pastorale Sociale, en cautionnant nos projets économiques a rempli le vide que les besoins des gens laissent et que la formation ne suffit pas comme par exemple des latrines, une maison, un crédit, ou une machine pour piler le riz. L'unité avec l'Eglise catholique réside en ce que chacun fait ce qu'il a à faire, en respectant toujours ce que l'autre pense. Heureusement, jusqu'à maintenant, nous nous sommes bien entendus. Monseigneur est un évêque très sensibilisé et il a montré qu'il a donné son appui pour des choses de fond et non pour des solutions palliatives ».

La Pastorale Sociale et l'Organisation des Femmes
Santa Marta ont développé 67 projets ensemble
depuis 1996

DESCRIPTION DE MANABÍ

Manabí est une province de 1 186 025 habitants (environ 9,8% de la population d'Equateur). La superficie est de 18 440 km² (environ 7% du territoire) sur 350 km de côtes sur l'océan Pacifique et la densité est de 54,7 h/km² (très supérieure à la densité nationale).

Son économie est orientée sur la culture de la banane, du maní,



du cacao et, sur la côte, de la pêche. Sa population est l'une des plus pauvres du pays. En 2002, la rentrée d'argent de la famille était d'environ 70 dollars/mois, quantité qui, dans de nombreux cas, n'arrivait à être supérieure que de la moitié chez des familles de 10 membres ou plus.

Le relief montagneux de la province est irrégulier, son altitude ne dépasse pas les 700 m, et il y a de petites vallées. Les trois

formes topographiques qui caractérisent cette province sont : la zone de savane, la cordillère de la côte et la pente vers la vallée de Daule et Peripa.

Le climat est assez équilibré, avec des températures moyennes de 25°C, même si les maximales peuvent atteindre les 36°C. Le réseau hydrographique est large, avec peu de rivières à débit toujours présent parmi lesquelles se distinguent Manta, Portoviejo, Chone et Briceño ; de plus existe un bassin hydrographique arrosé par les rivières Daule et Peripa.

Manabí comprend 22 cantons (24 de Mayo, Bolívar de Manabí, Chone, El Carmen, Flavio Álvaro, Jama, Jaramijó, JipiJapa, Junín, Manta, Montecristi, Olmedo, Paján, Pedernales, Pichincha, Portoviejo, Puerto López, Rocafuerte, Santa Ana, Sucre et Tosagua) parmi lesquels les plus peuplés sont Portoviejo (où se trouve la



capitale avec 201 861 habitants), Manta avec 132 816 h et Chone avec 114 811 h.

Manabí est une des provinces les plus pauvres du pays ; la situation s'est particulièrement détériorée durant les décennies 80 et 90 ; maintenant ce sont 11 des 22 provinces du pays qui souffrent de pauvreté dans un pays au haut pourcentage de population affectée par ce phénomène.

Tandis que la consommation moyenne par personne et par an est de 287,1 USD, dans la province de Manabí, celle-ci atteint 209,9 USD par personne et par an.



DENSITE DE LA POPULATION

CANTONS	densité hab/km ²
Manta	622,4
Chone	390,0
Portoviejo	249,7
Jaramijó	123,6
Rocafuerte	104,8
Tosagua	89,9
Junín	75,0
Sucre	68,3
Bolívar	66,3
Montecristi	59,1
El Carmen	56,2
24 de Mayo	54,0
Jipijapa	47,0
Santa Ana	44,3
Puerto López	39,6
Olmedo	36,5
Jama	35,2
Paján	33,3
Pichincha	28,1
San Vicente.	26,6
Pedernales	24,3
Flavio Alfaro	18,9

La province de Manabí est la première productrice de café, dont dépendent plus de 160 000 familles qui vivent directement de sa production et un million d'équatoriens de façon indirecte de cette activité.

La production de bananes « barraganete » utilise environ 41 650 ha cultivés, qui sont dans les mains de 2 080 producteurs. La superficie cultivée génère, par an, 5 millions de régimes et plus de 4

millions de caisses envoyées aux Etats-Unis, en Colombie, au Pérou, au Chili et parfois en Europe.

En ce qui concerne le bétail, l'élevage bovin compte plus de 1 million de têtes, l'élevage porcin est très important et est réparti dans toute la région, l'aviculture est aussi un poste important dans lequel Manabí s'est convertie en une puissante productrice ainsi que dans l'aquaculture dirigée surtout vers le secteur des crevettes et la culture du « chame »(poisson manabitaïn). On considère que 77% du territoire est dédié à l'élevage et l'agriculture.

DESCRIPTION GENERALE DE L'EQUATEUR

Une population de 13 363 593 h (statistiques de juillet 2005), 283 560 km², une densité de 49,3h/km². L'Equateur est situé au nord est de l'Amérique du Sud, traversé par l'équateur d'où son nom. De nombreuses îles sont proches de la côte, mais la province de Galapagos est le territoire le plus important. Quant au relief, on distingue la Cordillère des Andes qui s'étend du nord au sud. Cette cordillère s'étend en triple alignement, appelé cordillère orientale, cordillère centrale et cordillère occidentale ; avec des altitudes qui vont en baissant du nord au sud. Il y a des volcans jeunes comme le Cotopaxi et le Sangay, et quelques uns enneigés comme le Chimborazo et le Cayambe. Au milieu de la cordillère centrale et celle occidentale, se trouvent des altiplanos formés de nombreuses fosses, occupés par des centres urbains comme Ibarra, Quito, Latacunga, Ambato, Riobamba et Cuenca. A l'est de la cordillère centrale, se trouve la région orientale qui appartient au bassin de l'Amazonie. Dans la partie occidentale du territoire, on trouve la région du littoral, constituée par une grande plaine qui se termine dans l'Océan Pacifique.

Géographie

Situation: Sud-Ouest de l'Amérique, bordant l'Océan Pacifique en Equateur, entre la Colombie et le Pérou.
 Coordonnées géographiques: 2 00 Sud, 77 30 Ouest
 Superficie: 283,560 km (Total); 276,840 km (Terre); 6,720 km (Eau) - y compris les Iles Galápagos
 Frontières: 2,010 Km (Total) - Colombie 590 km; Pérou 1,420 km
 Climat: Tropical le long de la côte, plus frais en altitude; tropical en Amazonie
 Altitude: Point le plus bas - Océan Pacifique 0 m
 Point le plus haut - Chimborazo 6,267 m
 Utilisation de la terre: 5.85% (Terre arable), 4.93% (Terres incultivables), 89.22% (Autres) - (2001)
 Problèmes en relation avec l'environnement: Déforestation, érosion, pollution de eau, pollution dans les régions de l'Amazonie et dans les Iles Galápagos par les déchets.

Le réseau hydrographique de l'Equateur se caractérise par l'abondance d'eau de ses rivières et les facilités de navigation. On peut distinguer deux bassins principaux : les rivières qui débouchent sur le Pacifique comme

l'Esmeralda, le Mira et le Guayas et celles qui se versent dans l'Amazonie comme l'Aguarico, le Napo, le Pastaza, le Santiago, le Zamora entre autres.

Bien que privilégié dans le monde par sa dotation de ressources naturelles (il s'agit d'un grand exportateur de pétrole, de bananes et de crevettes), l'Equateur a des niveaux élevés de pauvreté et d'inégalité. Vers 1995, selon la dernière enquête ministérielle que l'on connaisse (1999) sur les Conditions de Vie (ECV), la pauvreté affectait 53,9% de la population totale du pays (42,5% pour la population urbaine et 74,9% de la rurale) tandis que l'indigence affectait 16,6% (9,2% en ville et 30,5 de la population rurale). En 1998, ces mêmes paramètres de pauvreté et d'indigence atteignaient, pour ce qui est de la pauvreté, 64,3% de la population (54,4% en ville, 83,7% en campagne) et ce qui est de l'indigence 24,7% de la population (15,3 en ville et 43,1 en campagne). Pour ce qui est de l'iniquité, le coefficient de Ginn est monté de 0,456 points à

0,555 points entre 1990 et 2000, ce qui dénote un accroissement de la différence de distribution de recettes entre riches et pauvres.

L'information la plus fiable donne une augmentation de la pauvreté fin des années 80, début des années 90 et une relative stabilisation postérieure jusqu'au milieu des années 90. Les groupes les plus atteints se trouvent dans les campagnes, en particulier parmi la population indigène de la montagne.

Démographie

Population: 13.363,593 (Juillet 2005 est.)

Tranches d'âges:

0-14 ans: 33.5% (hommes 2.282,252 / femmes 2.195,942)

15-64 ans: 61.5% (hommes 4.094,146 / femmes 4.130,096)

Plus de 65 ans : 4.9% (hommes 310,336 / femmes 350,821) (2005 est.)

Age moyen: 23.27 ans (Total), 22.82 ans (Hommes), 23.74 ans (femmes) (2005 est.)

Taux de Croissance: 1.24% (2005 est.)

Taux de natalité: 22.67 naissances / 1,000 habitants. (2005 est.)

Taux de Mortalité: 4.24 décès / 1,000 habitants (2005 est.)

Nationalité: Equatorien (ne)

Groupes Éthniques: Metis 65%, Indigènes 25%, Espagnols y autres 7%, noirs 3%

Religions: Catholiques 95%, Autres 5%

Langues: Espagnol (Officiel), Quechua

Pendant cette période, l'évolution du développement de l'Equateur a été particulièrement plus lente que celle des autres pays d'Amérique Latine.

TENDANCE DE L'INDICE DE POPULATION

	Equateur	Pérou	Colombie	Bolivie	Espagne
1990	0,704	0,702	0,731	0,598	0,883
1995	0,720	0,729	0,758	0,631	0,901
2001	0,731	0,752	0,779	0,672	0,918
Croissance	0,027	0,050	0,048	0,074	0,035

A partir de 1982, l'Equateur commence une nouvelle 3tape dans son histoire 3conomique en terminant la p3riode acc3l3r3e d'essor, et impulse, sous la crise de la dette, un tournant dans sa politique 3conomique vers un mod3le d'ajustement structurel, une ouverture commerciale et la promotion d'exportations semblable 3 celle d'autres pays d'Am3rique Latine .

C'est un sc3nario de croupissement prolong3 3conomique ; la crise et les politiques d'ajustement structurel ont g3n3r3 une d3t3rioration sociale significative mise en 3vidence dans le croupissement 3ducatif et la baisse de qualit3 de l'3ducation et de la sant3 publique, la chute des d3penses sociales, l'expansion du sous-emploi et du ch3mage, la croissante iniquit3 sociale et une croissance dans l'incidence et la s3v3rit3 de la pauvret3.

En ce qui concerne l'3ducation, l'avance r3guli3re observ3e depuis 1950 a tendance 3 s'interrompre surtout dans les ann3es 1990. De plus la qualit3 de l'enseignement montre de s3rieux probl3mes. Cet 3tat de fait est gravissime si on tient compte que

l'alphab3tisme atteint encore 10% de la population et que la pr3sence scolaire dans le milieu rural est encore insuffisante, et

Economie

Produit Int3rieur Brute (PIB): \$49.51 milliards (2004 est.)

Taux de Croissance du PIB: 5.8% (2004 est.)

PIB par personne: \$3,700 (2004 est.)

Composition du PIB: Agriculture 8.7%, Industries 30.5%, Services 60.9% (2004 est.)

Main d'oeuvre: 4.53 millions (urbaine) (2004 est.)

Main d'oeuvre par secteur: Agriculture 8%, Industries 24%, Services 68% (2001).

Taux de ch3mage: 47% (2004 est.)

Taux d'Inflation: 2% (2004 est.)

Produits de l'Agriculture: Banane, caf3, cacao, riz, pommes de terre, canne 3 sucre, crevettes, roses.

Industries: P3trole, textiles, produits chimiques.

Production de P3trole: 523,000 barils / jour (2004 est.)

Exportations: \$7.56 milliards (2004 est.)

Importations: \$7.65 milliards (2004 est.)

Monnaie: Dollar

Ann3e Fiscale: Ann3e civile

presque la moitié des jeunes en âge scolaire ne va pas au collège. Le croupissement économique s'est vu accentué par différents facteurs dans les années 90, parmi lesquels la nouvelle loi financière qui entraîna la fermeture de certaines banques et le gel des dépôts monétaires. Ce dernier accentua la pauvreté et amena de l'incertitude et de la méfiance dans les investissements, plaçant le pays parmi les pays à risque.

La dépense sociale en Equateur s'est maintenue dans de bas niveaux depuis 1990 (environ 3% du PIB pour l'éducation et 1% pour la santé publique). Par contre la dépense publique en 1982 pour l'éducation était de 5% du PIB et 2% pour la santé.

Actuellement, les perspectives d'accroissement à moyen terme se voient limitées par l'énorme dette extérieure et intérieure qui atteint, après la renégociation de 2000, 13 929 millions de dollars.

LES STRUCTURES D'AIDE

FONDATION SANTA MARTA

Elle fut créée en 2002, grâce au développement institutionnel de l'Organisation de Femmes de Santa Marta. Elle est responsable du plan, de la coordination et de l'exécution de tous les projets émanant de l'Assemblée Générale. Elle possède sa propre juridiction, pour des raisons légales mais elle dépend de l'Organisation de Femmes. Sa directive est proposée et elle est chargée de présenter, solliciter et administrer les fonds provenant de financements externes.

NOS OBJECTIFS

1. Formuler et gérer les projets présentés par L'Assemblée Générale de l'Organisation de Femmes Santa Marta.
2. Coordonner les actions d'intervention sociale avec l'archevêché de Portoviejo, puisqu'elles doivent promouvoir le développement à Manabí.
3. Promouvoir le développement intégral des femmes de Manabí.
4. Promouvoir tous les objectifs que l'Organisation de Femmes se propose dans le cadre de ce développement

Notre siège se trouve à Portoviejo, Manabí, République d'Equateur.

Téléphone : (593) (05) 2634633 / 2630404 / 2632406

Fax : 2634633

Courrier électronique : fundacion_santa_marta@yahoo.com

ASSOCIATION MANABI PAMPLONA

Qui sommes-nous :

Le groupe Manabí est un grain de sable, un petit apport de notre quartier (La Rochapea) à l'Organisation de Femmes de Santa Marta et à la Pastorale Sociale, Caritas de l'Archevêché de Portoviejo.

Un petit apport qui au long de ces 10 années s'est matérialisé dans l'envoi de volontaires et dans l'aide aux projets de développement local lancés à Manabí.

Pendant ces 10 années d'existence, nous agissions en tant que « Groupe Manabí », mais en 2002, nous sommes devenus « Association Manabí » de Pampelune, et nous avons participé au consortium Manabí comme institution de plein droit.

NOS OBJECTIFS

1. Appuyer le développement socioéconomique des peuples dans les pays pauvres
2. Promouvoir la solidarité entre les peuples
3. Appuyer le développement dans les régions du monde qui ont besoin de l'appui de personnes disposées à donner de leur temps et de leur vie à aider la population la plus vulnérable
4. Promouvoir des espaces de participation de la femme et aider les changements qui supposent une amélioration des conditions de relation entre femmes et hommes

5. Promouvoir le volontariat solidaire.

AVEC QUI TRAVAILLONS-NOUS

Comme l'Association est constituée et aidée par diverses personnes, de disciplines, de formations, d'âges, et de croyances différentes, nos portes sont ouvertes à tous.

Notre philosophie de travail est la solidarité, et c'est sur cette base que nous menons nos programmes et activités d'aide. Pour cette même raison, tout le personnel investi est volontaire.

Dans nos collaborateurs les plus proches, nous comptons sur

1. infirmiers et infirmières
2. médecins
3. sages-femmes
4. psychologues
5. experts en développement
6. experts en immigration et processus de migration
7. travailleurs sociaux
8. agronomes
9. architectes et ingénieurs
10. enseignants
11. ouvriers

ASSOCIATION MADRID

L'association Manabí est née en 1996, comme une entité d'appui à l'organisation de femmes Santa Marta de Manabí, république d'Equateur. Pendant les 9 années dernières cette association s'est dédiée à la recherche de ressources économiques, de contacts et à des activités de formation de volontariat et aux campagnes de solidarité avec les pays sous-développés.

Depuis son implantation en Europe, l'association Manabí a réalisé des activités relais entre l'Organisation de femmes Santa Marta et diverses ONGD espagnoles, françaises et italiennes, avec pour objectif accéder aux aides officielles ou non. Nous avons participé aux campagnes d'aide à d'autres ONGD comme Mains Unies, Serso/Pangea, Infirmières du Monde, Yeux avec Vie, tant pour la récolte de fonds que la promotion des objectifs.

Comme entité d'aide, nos activités se sont faites dans le cadre de la solidarité, et principalement en Espagne, pays où s'est construit un réseau de collaborateurs dans presque toutes les provinces. En Navarre, les groupes s'implantèrent en un an depuis 1997, créant une équipe coordinatrice qui se chargea d'organiser le Programme de Volontariat.

A Madrid, l'Association Manabí a son centre de coordination où s'organisent et s'articulent les campagnes qui se déroulent non seulement en ESPAGNE MAIS AUSSI EN Italie et en France, de façon fondamentale.

L'Association s'est crée juridiquement en 2002, après avoir observé le besoin d'avoir une représentation légale devant les organismes, institutions et autres ONGD.

NOS OBJECTIFS

1. appuyer le développement socioéconomique dans les pays pauvres
2. promouvoir la solidarité entre les peuples
3. appuyer le développement dans les régions du monde qui nécessitent l'aide de personnes prêtes à donner de leur temps et de leur vie pour aider la population la plus vulnérable
4. aider les gens les plus vulnérables installés en Espagne et particulièrement les immigrants
5. promouvoir des espaces de participation pour la femme et appuyer les changements supposant une amélioration des conditions de relations entre femmes et hommes
6. promouvoir le volontariat, en facilitant les contacts avec les associations dans les pays pauvres.

AVEC QUI TRAVAILLONS-NOUS

Comme l'Association est constituée et appuyée par diverses personnes de disciplines, formations,  ducatons, et croyances différentes, notre porte est ouverte   tous.

Notre philosophie de travail est la solidarité et c'est sur cette base que nos programmes et activités d'aide existent. Pour cette même raison, tout le personnel intervenant est volontaire.



« Lorsque je regarde le passé et que je compare comment nous étions cela fait 15 ans et comment nous sommes maintenant, je sais que mon travail n'a pas été vain et que nous parvenons au-delà de nos propres rêves, nous avons avancé, modifié notre « statut de femme ». Nous sommes allées au-delà de nos propres objectifs car de 8 femmes au départ, nous sommes maintenant plus de 6 000 ; nous sommes passées du fait de faire de l'artisanat et de parler de problèmes domestiques à parler de changements dans le système social et économique. Nous avons avancé, de cela, j'en suis sûre ».“

**Reina Barahona,
Fondatrice de l'Organisation
des Femmes Santa Marta**



LES PAS DE LA FEMME retrace l'expérience d'une association de femmes de la province de Manabi, en Equateur, qui luttent depuis plus d'une décennie pour ouvrir de nouveaux espaces de participation.